

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
WILLOUGHBY DEWAR... France quand même.....	213
*** ... La paix du soir (<i>fin</i>).....	217
PIERRE JOUGUET..... L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce. — IV. L'échec de l'Impérialisme démocratique (<i>fin</i>).	238
YVETTE HABIB..... La Belle au Bois Dormant.....	266
GRANDJEAN..... Mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte (<i>suite</i>).	268
JEAN LE GUEVEL..... La fellaha et l'étranger.....	291
SALAH EL-DIN ZUHNI... Les ricanements de Satan.....	294

ÉGYPTE : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

FRANCE QUAND MÊME (1).

Nous sommes en guerre avec les Allemands ; nous sommes en guerre avec les Italiens : est-il opportun ou décent qu'une partie de notre presse consacre sa grande énergie et son rare papier à une guerre verbale contre nos alliés d'hier ? Qu'une telle guerre soit en cours, cela saute aux yeux dès qu'on ouvre au hasard les journaux. « La mauvaise foi française » est un titre qui m'aveugle sur une page, et sur une autre je trouve des entrefilets d'insultes contre la France, cueillis avidement dans la presse Hearst. Tout ce que fait ou tente de faire le gouvernement *de facto* de la France fournit chaque jour et chaque semaine prétexte à railleries mesquines. Notons en passant que la plupart des critiques reposent sur le plus maigre minimum d'information. Nos scribes partent apparemment du principe que tout ce qui est fait au nom de Pétain doit être mal. Des coups de pointe rétrospectifs aussi sont jugés légitimes.

(1) Nous sommes heureux de publier la traduction d'un article paru dans une Revue anglaise le *Truth*. Il est destiné à montrer avec quel sentiment d'affection les écrivains britanniques s'expriment sur le compte de la France. De telles pensées sont de nature à cimenter les liens d'estime et de compréhension mutuelle qui doivent présider aux relations des deux peuples et à consolider l'union des deux pays contre l'ennemi commun. — *La Rédaction*.

On ne saurait imaginer de propagande plus maladroite. Notre but immédiat est, ou doit être, de favoriser l'entreprise héroïque du général de Gaulle. En donnant cours aux assertions que la France a été « une girouette en fait de loyauté » ou « un appoint nul pour la démocratie », non seulement on décourage les Français de se rallier à son drapeau, mais on les tourne positivement contre la cause alliée. Si de pareilles calomnies s'impriment en Amérique, leur écho ici est aussi stupide qu'injuste et peu généreux, et il est d'un goût exécrable de reproduire à côté de cela des hommages à la Grande Bretagne puisés à la même source. « Accablée par toutes les malchances possibles », la France a souffert des tortures que nous espérons encore nous voir épargnées à nous, et ce n'est pas seulement à ces dernières semaines que nous devons penser. Il y a eu une autre guerre avant cette guerre-ci. Tant que les noms de Foch et de Clémenceau survivent dans l'histoire, nous devrions nous couper la langue avec les dents, mettre en pièces nos machines à écrire et nos presses à imprimer plutôt que de répéter le mot « girouette » à propos de leur pays.

Mais ces accusations contre la nation, dangereuses lorsque les esprits sont dans la détresse d'un lendemain de défaite, sont peut-être trop vaines pour faire grand mal en fin de compte. Plus de dommage peut être causé, à la longue, par certaines des critiques moins manifestement inintelligentes qui sont maintenant dirigées contre le régime Pétain et tous ses actes. De ces critiques, beaucoup tombent carrément à faux, un plus grand nombre sont une pure question d'opinion, la plupart constituent une inadmissible intrusion dans des questions qui ne nous regardent en rien. Le général de Gaulle demande l'appui de tous les bons Français. Il répudie toute politique excepté la politique de *la patrie*. Nous lui imposons un intolérable handicap lorsque nous suggérons que nous avons en vue non pas tant la restauration de la France que celle, disons-le, de la Troisième Répu-

blique ou de quelque Front populaire, ou impopulaire.

Si la France doit être divisée en provinces au lieu de départements, il semblerait, à première vue, y avoir un certain bon sens dans ce changement. Il correspond en tout cas à la réalité telle que l'a observée l'étranger. Nous avons passé nos vacances en Bretagne ou en Provence ; nos amis étaient Normands, Gascons ou Lorrains. Qui, sauf pour les nécessités postales, s'est jamais soucié de Bouches-du Rhône, de Seine-Inférieure ou de Meurthe-et-Moselle ? A coup sûr, ce n'est pas pour ces questions de coloris officiels et artificiels sur la carte que des hommes vont se battre et mourir. Et à quoi cela rime-t-il qu'un ex-correspondant à Paris annonce au monde que le gouvernement Pétain cherche son appui parmi les paysans et qu'il est « foncièrement hostile aux travailleurs » ? Est-ce que les paysans ne travaillent pas ? Est-ce qu'un travailleur français est nécessairement un prolétaire, dans l'imagination de ce boulevardier insulaire ? La presse britannique ne joue pas son rôle dans la création de la nouvelle *union sacrée* en accueillant ce genre de sinistres balivernes. J'ajoute, pour éviter toute méprise, que le journal où ont paru les notes ci-dessus n'a même pas l'excuse d'être normalement porté vers la gauche.

Les sarcasmes à l'adresse du vétéran qui sut recréer le moral de ses armées après les malheurs de 1917 ne peuvent qu'embarrasser le jeune chef qui s'efforce de sauver ce qui peut être sauvé après les désastres encore pires. Nous pouvons tenir pour certain que le dernier maréchal de France n'a pas capitulé devant le Boche par plaisir, ni avant d'avoir estimé — fût-ce à tort — que la défaite était irréparable. Ses projets de réforme constitutionnelle peuvent et doivent être laissés au jugement de ses compatriotes. Si, comme on l'affirme, le sentiment anglophile n'a jamais eu chez lui toute l'ardeur que nous nous plaignons à juger obligatoire chez les plus distingués des étrangers, nous devrions nous en sentir affligés, pas outragés. Il y a une justice poétique en cette

matière. Haig, me dit-on, se dégelait à grand'peine devant un Français, tandis que Robertson atteignait la température d'ébullition. Le dévouement ou l'absence de dévouement du Maréchal envers Marianne est encore moins notre affaire. Parmi les innombrables Anglais qui ont aimé la France presque jusqu'à l'idolâtrie, je n'en connais aucun qui ait, avant ces tout derniers temps, professé pour Marianne une passion ardente, et les larmes qu'on verse maintenant avec tant d'ostentation pour cette dame font l'effet d'une hypocrisie.

C'est la radio allemande qui devrait nous mettre sur nos gardes. Le verdict porté délibérément par les Nazis sur les événements de France coïncide presque à la lettre avec les imprécations lancées dans la colère et la hâte par trop de nos écrivains : même façon de vilipender, même genre de dérision. Il devient clair que nous nous sommes mis à dire exactement ce que Hitler pouvait souhaiter nous voir dire. La France n'est pas au bout de ses épreuves. La famine et la maladie règneront en France bien avant que l'Allemagne sente de façon décisive l'étreinte de notre blocus. Le peuple français finira par nous être aussi hostile à nous qu'aux envahisseurs qui le pillent si, aux rigueurs que nous sommes obligés de lui infliger, nous ajoutons de gratuites et frénétiques insultes. Et en fin de compte, quoi qu'il ait pu arriver par ailleurs, les Français seront toujours nos plus proches voisins.

Willoughby DEWAR.

LA PAIX DU SOIR

(SUITE).

VI

22 septembre.

Les jours passent mornes et vides ; de plus en plus nous comprenons l'erreur de l'armistice. Notre impuissance est complète et le gouvernement n'a qu'un simulacre d'autorité. Qu'espère-t-il sauver lorsque chaque jour les exigences du vainqueur nous dépouillent un peu plus ? Nous nous réunissons, le soir, autour de ma radio, le Père Favier, le curé, l'instituteur et le notaire, pour écouter, en nous cachant, la voix de Londres et celle de nos compatriotes qui défendent là-bas notre honneur. Nous pleurons sur la France, nous nous sentons diminués. La réalité honteuse nous écrase. Les hommes qui assument la responsabilité de notre abdication, vont-ils avoir raison de notre fierté ?

Pourtant nous vivons. La vie ce n'est rien et c'est beaucoup, c'est tout. Les heures qui s'enchaînent ne s'écoulent plus selon leur rythme habituel. On vit, on est bien obligé de faire comme si rien n'était changé dans l'ordre immuable de la nature, mais les souffrances nationales nous accablent et nous sentons le poids du

plus grand malheur. Espérer? Est-ce encore possible? Le patriotisme est toujours un sentiment exceptionnel, égoïste en partie et en partie désintéressé, mais il n'est jamais plus ardent ni plus pur qu'aux jours sombres. Les Français qui réfléchissent s'indignent, ils voudraient se révolter, et combien hésitent encore sur l'attitude à choisir, combien de cœurs faibles suivent les chefs de Vichy et croient que la France sera sauvée par eux.

Le Père Favier de sa voix qui n'est plus qu'un murmure exprime notre pensée commune :

— La France se sauvera elle-même ou elle se perdra. J'admire Pétain et je vois aujourd'hui combien les chefs comptent peu lorsqu'ils n'ont pas avec eux, pour les soutenir et les guider, la multitude de leurs compatriotes. Un chef est un homme seul quand il tire de lui-même son inspiration et l'action est malfaisante qui n'est pas l'expression d'une volonté unanime. Je ne voudrais pas être injuste, mais le vieux Maréchal affaibli adopte une politique de renoncement et sert de prétexte à un régime qui prône la carence de l'âme française? On l'a trompé, des politiciens lui ont soufflé, en la lui présentant sous une forme nouvelle, la doctrine allemande.

Nous constatons notre déchéance. S'il faut dire la vérité, de cette déchéance nous sommes tous responsables. Plus tard, nous pourrions en discuter, car cela même est complexe, aujourd'hui il faut trancher dans le vif, fuir la subtilité des nuances, n'avoir d'égard pour personne et poursuivre une seule tâche, s'unir contre l'éternel ennemi de la France et, plus encore, de l'esprit de la France.

Nous souffrons que des Français s'égarent si complètement et que certains accueillent une propagande qui veut faire de nos anciens alliés nos vrais ennemis, alors qu'ils offrent au monde le plus beau spectacle d'héroïsme, de grandeur simple, d'énergie lucide. Ils luttent pour le salut de leur magnifique empire, mais ils luttent

non moins pour le triomphe de la morale chrétienne et de la spiritualité de l'homme. Ils sont tous près de nous. L'histoire des antiques guerres qui divisèrent si longtemps Anglais et Français ont créé, si étrange que cela paraisse, un lien et établi une communication secrète par quoi les âmes se soudent et les intérêts se confondent. Une civilisation commune tire sa substance d'une notion identique de la liberté de l'individu et de la dignité de l'homme. Un même climat moral les a rapprochés. Voudrait-on aujourd'hui que les Français s'unissent à l'Allemagne et soient les alliés d'un peuple qui est à l'opposé de ses croyances et de son esprit? La dictature de Vichy imposée, non par la force française, mais par la présence des armées allemandes, est, elle-même, d'expression germanique. Des Français peuvent le subir, aucun ne l'acceptera jamais. Dans le vocabulaire comme dans la réalité politique s'il est un mot abhorré, en Angleterre et en France, c'est celui de dictature. Des deux seuls dictateurs qui, ici et là, ont apparu à un moment de l'histoire qu'est-il resté? Napoléon a laissé après lui une fumée de gloire et, tout de même, un amour plus posé de la liberté et le goût des clartés agissantes. Cromwell a légué l'héritage d'une métaphysique de la grandeur qui, aidée de réactions vigoureuses, contribua à former les nouvelles assises britanniques. L'un et l'autre furent des accidents passagers, mais ils n'apportèrent de trouble ni profond ni durable. Malgré la température de l'époque et l'origine révolutionnaire des deux dictateurs, ce qui est demeuré de leur œuvre, c'est le côté humain.

Du jour au lendemain, la France se serait-elle appauvrie au point de renoncer à elle-même et de chercher en Allemagne les ferments d'une régénération? C'est vouloir la défaite morale après la défaite militaire. Accepter, appeler la tyrannie, ce n'est pas ainsi qu'une nation se relève. Peut-on supporter la vie, quand ce qui fait son prix nous est refusé? Cette modestie soudaine d'hommes

qui se tournent vers l'Allemagne et attendent d'elle le salut, dément tout un passé de fierté. Je songe à ceux qui nous précédèrent et à ceux qui nous suivront. Serons-nous les fossoyeurs de la France? L'apathie de quelques-uns de nos compatriotes et le respect paresseux dont ils entourent le fantôme d'un Maréchal risquent de nous perdre définitivement.

J'écris ces lignes, obsédé par l'idée de notre impuissance; j'envie ceux qui, hors de nos frontières, les Français de l'étranger, relèvent le défi et continuent à vivre, penser et agir en Français. Ici, que faisons-nous? Nous vivons, de quelle vie ralentie, vidée de joie et presque d'espérance? Les femmes font encore des miracles pour que leur ménage garde une tenue digne, les hommes se livrent à des travaux dont ils ne savent pas s'ils tireront profit, les enfants devenus craintifs, vont à leurs jeux avec une timidité humiliée, les jeunes filles ont déjà la navrante nostalgie de l'amour. On ne reconnaît plus le climat de France. Le sourire a disparu et le Français qui aimait parler, se tait maintenant ou se cache pour dire ce qu'il pense, ce qu'il craint ou ce qu'il espère. Épouvantable cauchemar qu'une telle existence, et elle est celle de tous. Ne méritions-nous pas notre punition se demande le Maréchal Pétain? Parole sacrilège! La France n'a pas mérité ses souffrances, et les erreurs, les fautes mêmes, ne sont pas imputables à nous seuls. Le monde entier a vécu dans une griserie coupable. L'oubli de Dieu, le goût du plaisir, l'amour de la facilité, le jeu extravagant des idées, non la France n'est pas la seule à s'être abreuvée au poison des fausses nourritures. Elle, du moins, prodiguait sa générosité et tirait de son cœur une gamme de sentiments profonds et nobles qui donnait le ton à l'univers. Nous proposer l'Allemagne comme un modèle, voir en la horde germanique nous pliant à son joug, la volonté d'un Dieu vengeur? Absurdité et incohérence!

Allons au plus pressé et sauvons-nous des chefs que

l'ennemi nous impose et qui n'ont plus rien de français. Leur langage glacé, la froide adhésion à un ordre nouveau, spécifiquement allemand, nous irritent. Nous pensons à tous les morts, qui, depuis des siècles, ont fait la France, aux générations qui ont créé le moral de notre pays, à la grâce exquise des femmes, à la force tranquille des hommes, à tout l'impondérable de notre formation unique, au miracle de notre unité. Nous trahirions nos morts en écoutant les sirènes grimaçantes qui nous vantent l'ordre nouveau. La France n'est pas faite seulement de réalités géographiques, elle est tout autant formée de l'âme des morts qui continuent de respirer dans nos plaines, sur nos montagnes, au cœur des villes, le long des fleuves. Morts innombrables à qui nous devons tout, ils furent ou rudes ou charmants, illustres ou obscurs. Ils ont lutté, peiné, souffert ; ils ont vécu sur un sol libre ou qu'ils ont libéré. Ils ont fécondé la France et constitué son génie. Nous appartient-il de renier un si grand passé ?

Ah ! je sens aujourd'hui que ce pays fut une terre de privilège. Je me refuse à nous juger, nous et notre histoire, à la lumière d'un accident, et notre défaite n'est pas autre chose. Une nation comme la France ne peut jamais être en péril absolu. On ne supprime pas une civilisation par la guerre, on ne transforme pas un peuple par la dictature ; un jour nous verrons une formidable réaction libérer l'univers du joug d'un peuple dont la victoire n'est pas marquée du sceau de l'esprit. Dans l'éternel duel de l'esprit et de la matière, celle-ci est condamnée.

Le privilège de la France est d'avoir été formée par mille éléments fondus ensemble dans le creuset chrétien. Elle est profondément chrétienne et aucune autre nation ne peut faire valoir à cet égard les mêmes titres. Pourtant, elle fut aussi le pays de la libre pensée : nulle part autant de luttes ne s'engagèrent pour briser l'esprit chrétien. Du XVIII^e au XX^e siècle, la science, la philosophie

et la politique ont livré des assauts furieux, elles n'ont pas triomphé. Du moins, le christianisme a trouvé par cela même sa température exactement française. Christianisme raisonnable, c'est-à-dire vrai, sans rêveries insolites, ni puritanisme, ni superstition, ni excès — tel qu'il doit être.

C'est une grande consolation de penser, dans notre détresse, que la France en s'épurant est certaine de se retrouver. Le fil n'est pas rompu qui du passé conduit à l'avenir. La force morale qui l'a si longtemps préservée, je la devine intacte sous les décombres du sombre présent. Nos efforts doivent tendre à dégager la France, à lui rendre sa majesté. Moi-même, jusqu'ici égoïste et solitaire, je rallie d'un mouvement ardent, un peu inquiet peut-être, le chemin de la purification.

25 septembre.

Le Père Favier ne quitte plus la chambre. Tout à coup, la vieillesse est tombée sur lui et le courbe vers la tombe. Dans le visage émacié, les yeux seuls vivent, brillants de fièvre. Les cheveux, en quelques semaines, sont devenus tout blancs. Je devine son amitié à son regard, aux rares paroles qu'il prononce.

— Je m'en irai bientôt, me dit-il. Masculier je serais heureux de savoir que vous vous êtes libéré du mauvais passé. Chaque jour, je prie que Dieu vous éclaire et vous soumette à sa loi. Vous ne serez heureux qu'à son service.

Pauvre grand ami, je voudrais lui donner la joie de ma guérison. Mais suis-je guéri? Je ne peux encore me jeter aux pieds de l'autel. La présence que j'implore, le Dieu que j'appelle je ne les sens pas avec la foi du croyant inondé de lumière.

Souvent, au long de mes promenades solitaires, j'agite le grave problème du destin de l'homme. Il m'est aujourd'hui moins mystérieux et je vois à des signes qui

ne trompent pas que ce destin est tout entier enfermé dans la vie de l'âme. Tout devient harmonieux, aisé, dès que l'homme s'assigne un but, et consent à se soumettre à un ordre immuable. Cet ordre existe ; où le chercher ? Il est indiscernable, incompréhensible si nous n'acceptons pas la réalité du divin, si l'esprit ayant franchi les frontières de l'invisible ne communique pas avec le ciel. Foi du chrétien qui trouve dans la certitude l'apaisement à tous ses maux, la réponse à ses anxiétés. Terrain solide qui lui permet d'attribuer aux choses de la terre leurs vraies perspectives. De cette foi, au tournant de ma vie, j'ai faim et soif. L'illumination n'est pas encore complète qui transformera le pécheur dénué des vertus essentielles et continuant à se débattre entre les forces contraires. L'homme doit se restituer à Dieu s'il veut que sa vie ne soit pas un jouet du hasard et que sa destinée s'accomplisse.

Sur un talus qu'ombragent de grands arbres que l'automne tache de rouille, je m'arrête pour contempler le paysage que ma tristesse dépouille de sa beauté. L'intimité avec la terre, l'échange familial entre l'homme et le paysage qu'il connaît bien, c'est une habitude qui ne doit rompre aucune circonstance. Notre âme se reflète jusque sur les choses.

D'ici mon regard embrasse un horizon de coteaux charmants, aux lignes délicates. Longtemps, autant dire depuis toujours, je fus mêlé à mon petit pays provençal. Je retrouvais dans les haltes que j'y faisais entre deux absences, réconfort et douceur. Aujourd'hui, ce n'est plus le lieu de mon repos. Une blessure secrète a changé ma vie et celle-ci m'apparaît comme un pitoyable mensonge.

Si les hommes établissaient le bilan de leur existence, ils seraient surpris par la pauvreté des événements, l'insignifiance des actes. Pour moi, ce bilan est nul. Je n'ai rien fait, je n'ai rien réalisé. Je suis plus seul que l'homme nu sur son misérable grabat. Je n'ai pas eu de contact

intime avec mon prochain. Toujours, j'ai été seul et mes occupations sociales se réduisent à des gestes glacés, à un professorat sans âme. À quarante ans, un homme qui n'a pas de foyer, pas d'enfants, pas d'amis, qui ne s'est dévoué à personne ni à soi, c'est un cœur aride, un esprit desséché, et il n'est pire détresse.

La vie de presque tous les hommes manque d'événements qui marquent, et tous les bilans, finalement, se ressemblent. C'est de la multiplicité des vies qui s'entrecroisent que la vie collective prend un sens. En ce moment, la France subit un arrêt et les Français, à part quelques politiciens, sentent avec force qu'ils étaient solidaires alors même que les intérêts se divisaient et parfois se contredisaient. En l'absence de la sécurité dont ils jouissaient, de la liberté où ils s'épanouissaient, ils sont comme interdits, et tout vient à leur manquer à la fois. L'heure présente est sans joie. Les plaisirs habituels, les rêves, les ambitions, tout cela qui constituait la trame de leur existence, ils se l'interdisent. Je songe à la mélancolie des étreintes quand, dans l'ombre de l'alcôve, les couples se rejoignent pour le geste de tendresse. Nous n'avons jamais eu la vocation du malheur, celui qui nous accable nous trouve quand même dressés contre le sort, cherchant dans la nuit de notre désespoir la promesse d'une lumière.

30 septembre :

J'ai longtemps cru à la puissance de l'argent. Je ne nie pas que sa force ne fut réelle, mais ce fut une force dissolvante, un instrument de torture. Avec le temps, il a créé une ploutocratie de domination. Le symbole du veau d'or a cessé d'être une image pour devenir une réalité et le statut moral des peuples a été transformé. L'argent n'est un bienfait que s'il tient un rang discret, mais il est immodeste et nous en avons fait un but. En somme, si on y réfléchit, il a hâté la corruption des prin-

cipes et déréglé les meilleurs moteurs de l'homme. La frénésie que nous apportons à vivre vite, et le goût effréné des jouissances sont venus de là.

Cette guerre aura du moins amené une révolution dans les idées et l'argent est apparu avec toute sa mal-faisance aussi bien dans les rapports des hommes que des peuples. C'est un truisme de dire que l'argent ne fait pas le bonheur, mais il enferme une immense vérité sociale qui bouleversera les bases de la société future. Nous ne savons pas ce que sera celle-ci, on est sûr cependant que l'ordre des valeurs subira des changements profonds.

Il faut peu d'argent pour vivre. Aujourd'hui même, au milieu du cataclysme où nous sommes emportés, dans la factice évaluation de toutes les matières, malgré la pénurie générale si nous renonçons au luxe et au superflu, de quoi manquons-nous? D'autre part, l'homme a en lui des ressources spirituelles si illimitées qu'elles suffiraient à lui procurer les satisfactions essentielles. Mais il n'y songe pas, entraîné dans le tourbillon des habitudes malsaines, sur les données d'une civilisation qui a tourné court.

Me voici privé d'une partie de mes revenus, j'ai juste ce qu'il me faut pour vivre avec décence et je ne sens pas que je suis frustré. Oui, il faut bien peu d'argent pour tenir son rang et vivre sa vie. Les grosses fortunes, surtout celles qui ont été réalisées dans les affaires financières, et la plupart du temps par la spéculation et des combinaisons équivoques, n'ont pas une bien noble origine et ne sont pas la récompense d'un effort sage, ni véritablement honnête. De telles fortunes sont inhumaines et s'édifient par un mélange de cruauté et de tromperie, ne tenant compte ni des ruines qu'elles provoquent, ni des injustices qu'elles imposent. Fortunes puissantes, non toujours durables, elles n'ont pas d'assises logiques et soulèvent à la fois des jalousies tenaces et des haines implacables. Ces riches sont bientôt voués

au désordre. Leurs tentatives de spoliation atteignent des limites extravagantes et des financiers qu'on tenait pour des génies perdent peu à peu le sens des réalités et sont à leur tour acculés à la ruine. Les scandales éclatent. les parasites qui leur formaient cortège sont eux-mêmes éclaboussés. On s'est fait du rôle de la finance une idée si fautive, on lui a accordé un rôle si primordial qu'elle a été amenée à s'immiscer dans la politique et s'imposer aux politiciens besogneux. Dès lors, le ravage devenait sans remède, d'autant que l'argent gagné facilement était dépensé pour un luxe criard et favorisait le vice.

Le communisme n'est pas une doctrine philosophique ou sociale ; il est né chez ceux qui ne possèdent rien, du spectacle indécent donné par ceux qui possédaient trop. La doctrine s'est formée ensuite. Il y a autant de danger pour la civilisation dans un régime communiste que dans un régime ploutocrate. La formule chrétienne est la seule vraie quand elle élève la pauvreté au rang de vertu, mais ne la prenons pas à la lettre. Il n'est pas recommandé d'être pauvre dans une société organisée où le travail doit être la seule source de fortune ; il est commandé qu'une humilité sincère corrige l'inévitable inégalité entre les hommes et qu'on ne fasse pas de l'argent un usage tapageur. L'exemple du paysan riche, avare de ses biens, qui thésaurise avec une silencieuse âpreté, montre que l'argent dont il n'a pas l'emploi le laisse bien tranquille ; le danger commence avec la vanité qui gonflent les riches d'une fausse importance, trouble l'imagination et empoisonne le cœur.

La trahison dont la France subit les effets lamentables, nous la devons aux hommes d'argent, aux politiciens de la finance, à cette partie de la droite affichant des sentiments modérés pour mieux camoufler l'appétit de l'argent et se réclamant de l'Église et de la patrie pour protéger des desseins accapareurs. Aujourd'hui, trahison des droites, hier trahison des gauches, la France était une proie offerte à la conquête allemande. Nous ne pou-

vions pas être plus ravalés. Le Français moyen, l'innocent contribuable médite sur son malheur et les méfaits de l'abjecte politique. Comment sommes-nous descendus si bas ? Une nation admirable de finesse et dont la santé morale, dans nos provinces conservatrices, a peu souffert de la folie du siècle, est dans le désarroi. Elle a fait plus de révolutions qu'aucune autre nation et chaque fois la soudure s'est reformée sur une France sans cesse en évolution, repoussant les rêves absurdes, les divagations idéologiques et se gardant soigneusement du vertige de l'abîme et du goût du désespoir. Le destin de l'homme peut être fragile, non celui des peuples. Cela nous le sentons, nous le savons. Si dans le recueillement de ces heures atroces nous convenons avec courage de nos fautes et de nos erreurs, nous n'envisageons pas moins avec inquiétude la bassesse d'un armistice qui nous a séparés du monde combattant et nous a livrés aux fureurs hypocrites du paganisme germain dont le but suprême est la destruction du christianisme comme aussi de toute civilisation religieuse.

Nous nous étions nous-mêmes éloignés de l'enseignement de l'Évangile. L'euphorie puisée dans le plaisir facile, une confiance feinte, un lâche abandon, nous la payons cher. L'écroulement de nos illusions obstinées, nous ouvrent les yeux et nous avons devant nous une France aussi dévastée moralement que matériellement. L'ordre que nous cherchons où est-il ? Ne nous perdons pas en de vaines analyses. L'ordre doit être en nous d'abord, ou il ne sera jamais. Un Français, sans rien renier de lui-même, en gardant ses particularités, sa psychologie, sa tournure d'esprit, le goût de la fantaisie, la subtilité du cœur et cet entrain joyeux qu'il apporte dans sa vie, peut renouer avec le passé religieux de la nation. Il le doit. La France ne saurait survivre au désastre qu'en remontant à ses sources. Soumettons-nous à l'arbitre intérieurement : la conscience du catholique national.

Au plus fort de notre misère, nous commençons à

moins nous désespérer. Aujourd'hui, les passions individuelles n'ont plus de vie qu'amorties et insignifiantes. Nous comprenons tous que pour que nos existences aient quelque valeur, il faut qu'elles s'agglutinent étroitement à l'existence collective de la nation, et chacun fait le vœu d'un sacrifice à consentir, d'un effort à tenter. La mémoire du peuple est le trésor inaliénable de toutes les forces de durée et de salut.

7 octobre.

Hier le Père Favier m'a fait appeler. Il était très las et parlait avec peine, d'une voix cassée.

— Mon ami, me dit-il, c'est la fin. J'aurais voulu que mon amitié et mes prières fussent toujours auprès de vous, mais je m'en vais. Masculier, je vous laisse à Dieu : lui seul compte, lui seul est l'espérance et l'amour. Toute vie qui reste à l'écart du ciel est un désert aride, les mirages nous trompent et il n'y a de réalité et de bonheur qu'en Dieu. La vie doit atteindre un stade de noblesse, elle n'y parvient que par la communion secrète entre le Créateur et l'âme. Par elle, un travail magnifique se fait en nous qui polit notre esprit, ordonne notre sensibilité et prépare cette perfection intérieure où seulement se trouvent le repos et la paix. La vie est un océan troublé, ses remous sont profonds et nous découvrons rarement ce qui s'y cache. L'homme est sans cesse bousculé entre le bien et le mal, la lumière et l'ombre. Il est tout passion. S'il s'y livre sans discernement, il va à sa perte ; il ne peut obtenir la clef de sa direction que par le secours du ciel. Hors de là, c'est l'orgueil et c'est la révolte, c'est le misérable dispersement de l'âme, la poursuite des joies qui nous fuient et des plaisirs qui nous épuisent. Nous ne sommes pas sur la terre pour connaître un bonheur stable, jouir sans compter des biens du monde, mais pour nous préparer à la seconde vie qui ne finit pas, à l'éternité du vrai bonheur.

Après un moment, il reprit :

— Masculier, l'état du chrétien est l'humilité, mais n'en faisons pas un prétexte d'orgueil ou de paresse et ne tirons pas de l'humilité un motif détourné de vanité. Ce n'est pas une abdication mais l'aveu de ses propres limites, le chemin de la véritable douceur, un désir angoissé de perfection. Ainsi seulement, nous pouvons aborder, dans une attente d'espérance, à la tranquillité intérieure, à cette fine paix de l'âme que Dieu accorde, quand il les a éprouvés, à ceux qui ont cherché leur refuge en lui. Bientôt, je m'en irai, et malgré tout je suis apaisé. J'ai aimé mon pays avec passion, j'ai aimé mon Dieu avec folie. L'épreuve d'aujourd'hui, les nuages accumulés sur la France, c'est une grande épreuve, elle sera passagère si nous nous souvenons de la mission des Français et du message divin.

Puis il me dit :

— Masculier, qu'allez-vous faire? Où vous porterez désormais vos pas? Guérissez-vous, marchez vers la délivrance, sortez de votre prison, mêlez-vous aux hommes et aimez-les. Vous avez cherché, jusqu'ici, dans le plus pauvre amour, un vain épanouissement. Vous avez goûté de basses ivresses, vous vous êtes repu d'une chair déjà flétrie, et vous avez été malheureux et déçu. Il faut payer, il faut toujours payer l'erreur ou la faute. Seul peut vous sauver un grand sacrifice.

Il me fit un signe d'ouvrir la fenêtre. Ses yeux à demi éteints voulaient contempler une dernière fois la lumière du soleil sur les arbres et, par delà, la mer et les nuages légers dans le ciel. Il ne parla plus. Ce matin d'octobre était tout doré, matin d'automne, presque tiède. Dans l'air immobile, le soleil étalait sa gloire. J'étais ému à la pensée qu'un homme disait son adieu à la vie en s'emplissant le regard de la beauté des choses visibles, à la minute où il allait franchir les limites du mystère.

Deux heures plus tard, je retournais le voir. Il était

toujours assis dans son fauteuil, immobile, la tête penchée, les mains sur les genoux. Je m'approchai, inquiet. Il était mort. Le visage était calme, d'une magnifique sérénité. Je me suis agenouillé, sans larmes, et j'ai pris ses mains froides dans les miennes. Je lui adressai ma prière muette. . . Il était mort, mais il vivait en moi, il me semblait que son âme me parlait encore et qu'un lien nous unissait pour toujours.

Me voici seul. En un an, les deux seuls hommes qui avaient marqué leur passage dans ma vie m'ont quitté. Ils m'avaient donné de l'amitié l'idée la plus haute, ils m'avaient apporté leur chaleur, comblé les zones glacées de la solitude. Par eux, j'ai connu la tendresse, la douceur des émotions viriles, la richesse des cœurs purs. Seul, le suis-je vraiment ? N'ai-je pas leur souvenir et ne m'ont-ils pas laissé l'exemple de leur vie ? En moi, ils ont déposé, sans le savoir peut-être, le goût du divin. Sur la longue route qu'il me reste à parcourir, je marche déjà d'un pas plus ferme, les yeux fixés vers un but que je n'aperçois pas clairement, mais je sais que c'est à ce but que je dois aller, et que là je trouverai la solution du problème.

Jacquart, Favier, je vous ai peu vus, quelques mois à peine, et je vous dois tout. Peut-être, est-ce à cause de vous qu'aujourd'hui mon âme est plus légère et se purifie de ses scories. Je ne suis plus le prisonnier d'un monde fermé.

Maintenant, il repose dans la terre provençale, ce prêtre venu du Nord et qui passa les plus riches années d'action en Afrique parmi de grands enfants noirs au cœur simple à qui il s'est donné tout entier pour l'amour de son Dieu et de la France. Il repose dans le caveau de famille, parmi les miens, lui qui m'apporta de pures clartés.

Nous l'avons enterré dans le silence fervent de l'amitié, à l'heure où le soleil éteint ses ardeurs, où le miroir

étale de la mer capte les derniers feux du jour. Au-dessus des croix alignées les cyprès dispensaient leur tristesse. Les fleurs répandaient un inutile parfum. Pour les morts, il n'y a ni jour ni nuit. Chaque minute est une éternité, et les minutes se soudent les unes aux autres, toutes semblables malgré la lumière et l'ombre. Grande paix du soir dans le silence où les corps achèvent de se désagrèger ! Il y a un an, je l'aurais repoussée de toutes mes forces et l'aurais tenue pour une conclusion de lassitude et de désenchantement. A présent, elle est la dernière étape avant la délivrance. C'est que la mort n'est jamais une chose simple et le juste comprend que les liens qu'elle dénoue ici-bas, elle les renoue dans un au-delà mystérieux. Mon Dieu, c'est votre mystère que j'implore de découvrir. La contrainte charnelle porte elle-même votre signe, mais d'elle il faut se sauver pour approcher la lumière. Entre la Chair et l'Esprit, entre les éléments d'une même éternité, comment trouver le lien d'accord ? Vous seul, Seigneur, pouvez nous placer sur le chemin qui conduit à vous. Le remords, le repentir, le malheur, même le désarroi ne sont-ils pas à votre regard l'indice d'un cœur qui s'élançait vers vous ? Je mets dans cette prière tout mon désir de béatitude finale. Seigneur, Seigneur, tendez-moi une main secourable.

Tandis que je trace ces mots, la nuit est venue et avec elle le flot des pensées hésitantes, des sentiments obscurs. Le combat se prolonge entre les forces qui me tirent tantôt vers le ciel et tantôt vers la terre. Le pathétique de mon drame, c'est qu'il se confond dans une aventure immense et qu'à des plans différents les mêmes fautes ont perdu un homme et consommé le désastre d'une nation.

13 octobre.

Il ne reste plus qu'à faire jouer la force d'inertie et à refuser la collaboration avec l'ennemi. Je ne pense pas que les Français soient moins malheureux dans la France non occupée que dans l'autre. Notre liberté relative est un semblant d'indépendance augmentant notre nostalgie d'un temps où nous pouvions penser sans gêne, travailler sans crainte, vivre sans entrave.

Un chrétien ne peut se résigner à voir dans notre désastre une manifestation divine. Dieu laisse leur liberté aux hommes pour qu'ils en fassent un usage raisonnable, et nous, nous avons mal préparé notre défense et devant les forces de la matière nous n'avons pu opposer qu'une résistance insuffisante : la matière a triomphé de l'esprit coupable de carence. Mais le Dieu juste aime mieux notre faiblesse que la force du vainqueur barbare. En nous rapprochant de Lui, nous puiserons la vraie force d'action qui permet relèvement et réparation. Nous sommes vaincus, non perdus. Négligeons les contingences accidentelles ; l'entreprise de l'Allemagne est déjà condamnée car elle s'est faite contre l'esprit. Rien de plus inhumain que les buts de sa guerre, rien de plus éloigné de Dieu.

Plus qu'un autre, le chrétien souffre des misères de la patrie. Celle-ci, c'est déjà son ciel charnel et le lieu de la meilleure solidarité. Pour lui qui doit aimer son prochain comme lui-même, la patrie c'est la plus grande réunion d'hommes à aimer sans contrainte, et sa souffrance est faite moins de la sienne que de la souffrance de tous. Si je ne me sentais profondément imprégné de christianisme, je ne souffrirais pas avec tant d'intensité de la situation faite à mon pays et à mes compatriotes. Sans lien avec personne, ayant vécu seul, je pourrais avec mes petites rentes même diminuées, organiser, malgré la défaite, une vie acceptable, dans l'indifférence et l'égoïsme. Mais l'homme est avant tout un être religieux,

et le sentiment de son devoir et de sa responsabilité n'est jamais aussi évident que lors d'une souffrance commune. Je me dois plus qu'un autre de réparer et de servir. . . Mais sur quelle voie dirigerai-je mes pas ?

Un réalisme court et plat a poussé le monde à méconnaître les véritables valeurs humaines. Le règne de l'utilitaire installé dans la vie contemporaine par le triomphe de la machine, fut la cause d'un mal aux ravages étendus à tous les domaines. Le monde matérialiste soutient que c'est le progrès. Si la rançon de ce progrès-là est le malheur des hommes, préférons-lui le vieux temps avec son manque de confort et son absence de facilité. Du moins, les hommes n'étaient pas alors assujettis à une tâche de vitesse et de dispersément. N'est-il pas troublant qu'à mesure que l'instruction se propage en étendue, la culture diminue en profondeur ? Quel est le secret de cette contradiction ? Tout nous ramène au point central : à l'idée de Dieu. Une civilisation qui se préoccupe des conflits matériels et néglige les conflits moraux commet une méprise tragique. Dieu — réalité ou rêve — est la conscience du monde.

Ce matin, j'ai assisté à la messe dominicale. Une foule en prière se pressait, fervente et douloureuse. Des hommes qui depuis longtemps ne franchissaient plus le portique de l'église, suivent l'office d'un cœur pensif. Toutes les âmes sont à l'unisson et les cantiques repris par les voix des hommes et des femmes montent sous la voûte, dans un élan d'espérance. Lui, toujours Lui ! Dieu, ce mot le plus beau, le plus chargé de sens, qui résume toute la beauté et toute la science ! Mot humain pour exprimer le surhumain, émouvant alibi de notre faiblesse !

Près de moi, une jeune femme porte dans ses bras un enfant qui me sourit de sa petite bouche et de ses yeux bleus. Il ne sait rien, ce petit, de nos malheurs. Je pense à ce que l'avenir lui réserve à lui et à tous

les enfants de France. Nous et nos pères nous avons connu, du moins, des jours heureux et une patrie libre, gracieuse et vaillante.

Plus loin, un vieillard, un chapelet à la main, prie avec ardeur. Sur cette face ridée, je lis l'angoisse et sans doute prie-t-il pour la France. Prière d'autant plus touchante que ses jours sont comptés. Pour lui, il ne regrette rien, mais il n'accepte pas qu'après lui la France de ses fils cesse de présenter au monde un beau visage rayonnant.

A genoux, j'ai prié à mon tour. J'ai prié longtemps. Dieu m'a-t-il écouté? Répandra-t-il en moi le trésor de sa grâce? Comme à tant d'autres pécheurs m'accordera-t-il son amour indulgent et protecteur? Je voudrais que mon hésitation prenne fin. Je suis enveloppé d'un mystère dont je cherche vainement la clef. Mon esprit, ma raison s'inclinent et croient. Hélas! mon cœur se souvient... La détresse des heures présentes me reporte à d'autres heures, légères ou lourdes, bruissantes encore de tous les plaisirs anciens. Comment écarter le souvenir d'un jeune corps frémissant, la chaleur d'une jeune bouche? Pour me guérir, il faut que j'apporte un cœur tout désintéressé. La paix est seulement au bout du sacrifice.

22 octobre.

Une lune ronde et pâle glace d'argent le paysage nocturne. Les arbres chantent leur chanson d'automne. Le ciel est sans nuage, et sur la mer les vaisseaux, feux éteints, se balancent comme d'immenses fantômes. La nuit est tiède et son silence me verse une douceur inconnue. Un espoir nouveau colore mes tristesses et montre la route où un Français peut s'engager sans crainte vers un but de sacrifice et d'honneur.

Sur les rayons de la bibliothèque tous les livres que j'aime sont alignés, bien sagement. Il suffirait que j'en-tr'ouvre l'un d'eux pour que de belles images s'en

échappent, et aussi de nobles pensées et de fines musiques. Un livre de chez nous, digne de ce nom, se reconnaît entre tous. Le son que rend une pensée française crée une harmonie entre mille harmonies. Le génie de notre pays est l'expression affinée d'une tradition très longue et c'est à force de combats, de luttes, de chevalerie romanesque, de révolutions douloureuses et d'erreurs fécondes qu'une image idéale de la France s'est formée, image qui répond à une réalité qu'il n'appartient ni aux vainqueurs de détruire ni aux traîtres de corrompre.

Les minutes heureuses sont mortes. Pour qu'elles ressuscitent nous devons faire l'effort de résister. Le vieux Maréchal, au bord de l'abîme, aura peut-être un sursaut de colère et se dégagera des influences perverses qui voudraient faire de la France une vassale atrophiée. Oui, les minutes heureuses sont mortes, mais les minutes viriles sont nées. Moins digne que tant d'autres, je sens pourtant qu'une tâche m'est assignée et qu'aucun Français ne peut refuser le salut, le sien et celui de son pays. Le culte des vénérations autour des trésors spirituels de notre passé ne peut être assuré que par nous-mêmes.

J'avais commencé d'écrire ces pages, il y a un an pour analyser ma position vis-à-vis de Sonia. Exercice qui devait, je le pensais, me guérir d'elle. J'attendais sans le savoir le signal mystérieux d'une délivrance que je désirais et que je ne désirais pas. De Sonia qu'est-il resté? Maintenant, après tant de malheurs, je pense à Sonia comme à un très vieux souvenir. L'intimité physique qui nous a unis si étroitement souligne dans ma mémoire le divorce complet de nos âmes. Je ne me fais pas meilleur que je ne suis, et peut-être sans l'affreuse guerre, la disgrâce du pays, la tristesse du sort, Sonia serait encore mon délicieux tourment. Sans doute lui serais-je revenu puisque ma volonté seule me séparait d'elle. Volonté bien fragile, effort hésitant, résolution puérile. Je ne sais pas, je ne sais pas... Une colère

soudaine, la révélation humiliante de ma lâcheté, auraient peut-être eu le dessus, mais je n'en suis pas certain. Le charme de Sonia, une féminité toujours palpitante, et je ne sais quel mystère de la chair me faisaient désirer sans cesse le plaisir inépuisable.

Ma séparation forcée d'elle, la longue retraite dans la douleur et le triste et respectable déchirement des êtres, non point seulement pour la perte d'une forme, d'une habitude, même d'un amour, mais pour une réalité plus grande et plus haute, a ouvert la porte aux secrètes illuminations de l'âme. Je veux être encore plus vrai, d'une sincérité complète : l'absence seule m'a sauvé, cette circonstance d'abord maudite, mais bientôt acceptée comme une bénédiction dès le moment où me rapprochant de Dieu, je sentais mourir un passé de misère et de honte.

Mais Sonia, même aujourd'hui, et son image diluée dans le prisme du passé, n'est pas tout à fait abolie ; ce qui a commencé et fini par notre volonté comporte seulement un point final. J'oublie les tares, la pauvreté de notre amour, pour considérer seulement la femme, celle de qui la beauté tient en peu de lignes, mais incisives et ineffaçables. Je sais que je ne la verrai plus. Dans Paris occupé, quelle épave flottante au gré du maître sournois et brutal qui tirera d'elle son ignoble plaisir ! Sonia, étrangère et fantasque, ayant dépassé l'étape des renoncements, démunie des vertus qui eussent défendu une Française, n'est plus pour moi qu'un regret mélancolique, un remords. L'influence de la vie modifie jusqu'aux sentiments. Le pécheur lève son regard épouvanté vers le ciel pour y trouver le pardon et un talisman d'espérance.

Rien ne commence ni ne finit, tout s'accomplit selon un dessein arrêté d'avance par une volonté plus puissante que la nôtre. Me voici le cœur nu, à la croisée des chemins... Pour moi, tout est à recommencer. Un jour, une jeune femme de mon pays accueillera-t-elle le

pèlerin égaré qui a longtemps cherché sa route? Perspective trop douce... N'ai-je pas à imaginer un autre but? L'amour dans la règle, c'est déjà un pieux devoir, mais la France guérie et sauvée, je me dis que peut-être des devoirs moins doux s'offriront à moi. L'amour pour une femme, c'est une seule fois qu'il nous déchire et nous exalte.

La nuit d'automne a envahi tout le ciel. Je contemple le monde des étoiles, ce frémissement de vie céleste. Je clos mon journal. J'attends que Dieu s'annonce à moi et que mon destin prenne la forme de sa volonté...

Le Caire, juillet-novembre 1940.

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

(FIN).

IV. — L'ÉCHEC DE L'IMPÉRIALISME DÉMOCRATIQUE.

Ἀχάριστον ὑμῶν σπέρμι' ὅσοι δημηγόρους
ζηλοῦτε τιμάς. .

EURIPIDE, *Hécube*, v, 254-255.

Sans doute l'état de la Grèce après la paix de 445 pourrait superficiellement être défini comme une sorte de « dualisme », selon l'idéal de Cimon. Les puissances se font équilibre, mais cet équilibre ne pouvait être maintenu, comme il aurait pu l'être autrefois, par la menace perse. La Perse n'était plus agressive et en Grèce l'idée d'une politique offensive contre le Grand Roi ne pouvait hanter que l'esprit de quelques vieilles dames démodées, comme Elpinice, qui avait survécu à Cimon. Périclès le lui aurait fait sentir assez peu courtoisement, au retour de l'expédition de Samos, en lui citant un vers d'Archiloque, applicable aux femmes qui ont passé l'âge de la galanterie. Comme elle opposait aux victoires de Périclès sur les Grecs celles de son frère sur les barbares : « A une vieille, lui aurait-il dit, il ne conviendrait pas de s'oindre de parfum (1). »

La paix dura un peu plus de 14 ans. C'est dans l'ensemble une heureuse période pour Athènes. Les travaux

(1) PLUTARQUE, *Périclès*, XXVIII.

de l'Acropole se poursuivent. Le Parthénon est commencé en 447, les Propylées en 437 ; les profits de ces travaux s'ajoutent pour le peuple à ceux de la *misthophorie* ; Athènes étant riche, le socialisme d'État se pratique aisément.

Périclès a-t-il abandonné son projet de conquérir l'hégémonie par les armes ? A vrai dire, je ne le pense pas ; il m'apparaît plus constant dans ses desseins ; mais dans ces années, que l'on a appelées « le temps de l'impérialisme pacifique » (1), il passe aux yeux de beaucoup d'historiens pour avoir conçu, un instant au moins, une politique panhellénique, et comme s'il avait oublié son aversion pour Lacédémone, il aurait cherché par une diplomatie à la fois généreuse et habile à unir les Grecs de la Péninsule, de l'Égée, et de l'Asie sous l'hégémonie d'Athènes.

C'est Plutarque seul (2) qui nous parle d'un projet de congrès qui se serait réuni à Athènes et où l'on aurait délibéré sur les temples brûlés par les Barbares, les sacrifices promis aux dieux au cours des Guerres Médiques et les moyens d'assurer la liberté et la sécurité des mers. Un décret du peuple avait décidé l'envoi de vingt délégués pour porter l'invitation : cinq pour les villes ioniennes et doriennes d'Asie Mineure et les îles de l'Égée, cinq pour les villes de l'Hellespont et de Thrace, cinq pour la Béotie, la Phocide et le Péloponèse, cinq pour la Locride, l'Acarnanie et Ambracie ; les autres pour l'Eubée, le golfe Maliaque et la Thessalie. Sparte fit échouer l'entreprise. Périclès dut être déçu. C'était une belle et généreuse pensée et il est difficile de n'y voir qu'une manœuvre pour mettre en mauvaise posture Sparte dont on aurait escompté le refus, ou pour se concilier les faveurs du peuple athénien. Ces deux opinions ont été

(1) G. GLOTZ et R. COHEN, *Histoire grecque*, II, p. 166-213.

(2) PLUTARQUE, *Périclès*, XVII.

exprimées, car on se refuse, en général, à admettre qu'un homme d'État aussi avisé ait pu se faire des illusions sur le sort d'une proposition pareille. Il me semble, au contraire, qu'il serait bien conforme à l'esprit de celui qui voulait faire d'Athènes « l'école de la Grèce », qu'il en ait eu quelques-unes. Mais justement parce que le programme qu'il proposait était un programme limité et ne pouvait effaroucher personne, il est difficile de voir dans cette démarche l'amorce d'une politique d'union qui aurait écarté toutes les rivalités. On pouvait utilement discuter en commun certaines questions précises et intéressantes tous les Grecs, comme la liberté des mers, sur lesquelles il était aisé de s'entendre, et il n'était pas indifférent pour le prestige athénien que ces discussions eussent lieu à Athènes. C'en est assez, il me semble, pour expliquer et justifier l'initiative de Périclès.

C'est probablement aussi pour sauvegarder le prestige athénien qu'il prit part à la fondation de Thurium. Mais c'est une histoire assez obscure que celle de cette nouvelle Sybaris, qui s'élevait non loin de la première, au moment où Crotonne était en proie à des troubles sanglants suscités par le gouvernement oppressif de l'aristocratie pythagoricienne. C'est Athènes qui aurait fait appel aux autres Grecs. Mais on voit qu'elle perdit bien vite sa prépondérance et bientôt toute son influence sur ce mouvement colonial. Périclès voulait-il en participant à une œuvre collective et même en l'encourageant montrer au monde, comme l'a indiqué M. Adcock (1), qu'il n'avait aucune intention exclusive et conquérante sur l'Occident ? Ses vues, au contraire, étaient-elles tout athéniennes et ne serait-ce pas les résistances qu'il rencontra qui transformèrent une colonisation qu'Athènes devait conduire, en une colonisation panhellénique ? Dans un article ingénieux et érudit, M. Wade-Gery est

(1) *Cambridge Ancient History*, V, p. 169.

allé jusqu'à soutenir qu'il faut attribuer cette transformation aux intrigues des oligarques athéniens et notamment de Thucydide, fils de Mélésius en Grande Grèce : à l'impérialisme démocratique s'opposait l'internationalisme de l'aristocratie. Thucydide aurait peut-être empêché l'élection ou la réélection de Périclès à la stratégie pour 444/3. Mais au printemps de 443, la question de l'ostracisme fut posée et ce fut Thucydide qui succomba. En 443/442, Périclès est de nouveau stratège (1).

Quant à la fameuse inscription dite des prémices, — un décret qui d'abord prescrit aux Athéniens et aux sujets de l'Empire de verser 1/600^e de la récolte pour l'orge et 1/1200^e pour le froment aux déesses d'Éleusis, et ensuite invite tous les Grecs à en faire autant — il est peut-être exagéré de voir, dans un acte de portée uniquement religieuse et dans une disposition qui n'est pas sans analogie dans d'autres sanctuaires « une curieuse tentative de propagande politique sous forme de prosélytisme religieux » (Glötz) (2). D'ailleurs les meilleurs épigraphistes mettent aujourd'hui le document au moins 5 ou 6 ans après la mort de Périclès, et la participation de Lampon, le devin, ami de Périclès ne prouve pas rigoureusement que l'idée d'une mesure, qui n'a rien d'extraordinaire, ait fait partie de l'héritage politique du grand homme.

Celui-ci poursuivait sa politique sans se lasser, sourdement d'abord, si l'on peut dire, et, ce qui nous surprend, sans que ses adversaires aient l'air de s'en apercevoir. En 440/439 la rébellion de Samos, pourtant traitée par Athènes comme une alliée, menace d'ébranler tout l'Empire : malgré l'appel des Samiens, ni Corinthe ni Sparte n'ont bougé. La dure répression de la révolte rend à Athènes la possibilité d'asseoir sa puissance sur l'Hellespont, dans le Pont-Euxin, jusque dans le Bos-

(1) H. T. WADE-GERY, *Thucydides son of Melesias*, *Journal of Hellenic Studies*, 52 (1932), p. 205-227.

(2) *Inscriptiones graecae*, I¹, n° 76.

phore Cimmérien. Périclès et Hagnon, le père de Thérarnène, ont mené dans ces régions des expéditions heureuses, et qui assurent à l'Attique les blés de la mer Noire, dont elle a toujours besoin. La fondation d'Amphipolis sur l'emplacement de l'ancienne Ennéahodoi lui ouvre la route du Pangée, mais Athènes est obligée de manœuvrer entre le roi de Macédoine, celui des Odryses et les villes de Chalcidique groupées en confédération autour d'Olynthe, et parmi lesquelles des colonies corinthiennes, comme Potidée, font partie de l'Empire athénien. La Chalcidique est alors un des points névralgiques du monde.

On admire la modération de Sparte et surtout celle de Corinthe, rivale commerciale d'Athènes. Entre les deux villes maritimes un partage tacite de zones d'influence, qui aurait laissé en général, non pas exclusivement, l'Occident à Corinthe et à Athènes la mer Égée et l'Orient, aurait pu se faire et semble en vérité se faire en ce moment. Il y avait bien Naupacte, le Gibraltar du golfe de Corinthe. Mais Corinthe avait le port de Cenchrées sur le golfe Saronique, non loin du Pirée ; pour garder sa liberté de ce côté, il était naturel qu'elle acceptât certaines servitudes de l'autre.

Situation peu stable, évidemment, et d'où pouvait sortir la guerre ou la paix. Corinthe avait choisi la paix, comme le montre son attitude au moment de la révolte de Samios. Mais la terrible Athènes manifestait des dispositions tout autres. On voit un de ses meilleurs hommes de guerre, Phormion, en Acarnanie, sous prétexte de protéger Argos Amphilochienne contre Ambracie, colonie de Corinthe. Sparte contemple ces événements d'un œil indifférent et lointain. On s'étonne que Thucydide nous ait parlé par deux fois de la jalousie de Sparte (1). Il y a bien à Sparte un parti violemment anti-athénien,

(1) THUCYDIDE, I, 23 ; 88.

représenté par l'éphore Sthénélaïdas. Mais il y a aussi le roi Archidamos, ennemi des aventures, et par surcroît, hôte de Périclès. Ayant besoin de son armée pour maintenir son régime intérieur, Sparte ne veut pas l'affaiblir ; en somme, une armée, dit avec humour M. Adcock, que ses ennemis n'osent pas affronter, mais dont Sparte n'ose pas se servir, et le savant historien anglais (1) conclut que les sentiments attribués par Thucydide à la cité ennemie pour l'année 436 sont ceux de la fin de la guerre, du temps où Thucydide remaniait tout son récit (2).

Il eût donc été possible que « la paix de trente ans parvint à mériter son nom » (3). Et l'on ne peut guère douter que ce ne soit Périclès qui ait allumé la guerre. Le jour où Athènes s'allie à Corcyre, en querelle avec Corinthe sa métropole, à propos d'Épidamne sa colonie, et où elle somme Potidée, ville de son Empire, mais colonie corinthienne, de ne pas recevoir les épida-miourges corinthiens, la guerre devient inévitable ; mais il faut encore pour émouvoir Sparte que Périclès rende les fameux « décrets mégariens », qui, sans raisons sérieuses, interdisaient à Mégare, les marchés d'Athènes et les ports de l'Empire. Ni Corinthe ni Sparte ne pouvaient laisser affamer leur alliée. Tous ces événements sont fort connus et incontestables. Pour justifier Athènes et Périclès, on recourt toujours à la jalousie de Sparte, qui n'apparaît guère, jusqu'au dernier moment, dans sa diplomatie. La futilité des motifs qui ont été invoqués pour expliquer le décret mégarien, a excité la verve des poètes comiques et leur a suggéré des inventions burlesques (4). Ce serait de bonne guerre, et l'on ne pourrait les en blâmer que si ces plaisanteries, destinées à conseiller aux Athéniens d'être moins belliqueux, avaient

(1) *Cambridge Ancient History*, V, p. 166.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 190 et 480.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 165.

(4) PLUTARQUE, *Périclès*, XXX.

réellement affaibli leur patrie. En tout cas c'est bien Périclès qui a voulu la seconde guerre du Péloponèse.

Soit ! En 430 une politique inspirée de celle de Cimon était un anachronisme et le « dualisme » a peut-être toujours risqué d'être une solution provisoire. Reprenons plutôt maintenant l'idée de M. Gaetano de Sanctis. Imaginons, après une guerre victorieuse, la Grèce soumise à Athènes, annexée à son Empire, prête à recevoir d'elle les institutions démocratiques et fortifiant ainsi peu à peu, sous la présidence et même sous la puissance de la plus intelligente et de la plus belle des cités, le sentiment de son unité nationale. Ne nous demandons pas si, devenue capitale d'un si grand État, Athènes aurait pu garder ses institutions démocratiques. Admettons au contraire que ces institutions si naturellement adaptées aux aspirations qui, du haut de l'Acropole, nous semblent essentiellement celles du génie hellénique, auraient cimenté la concorde entre tous les peuples hellènes. Comprendons surtout qu'un Empire, qu'une seule nation même, quand elle commence par le morcellement, ne se forme pas par l'accord consenti, mais par l'action terrible de la force et que l'homme d'État digne de ce nom ne doit pas reculer devant les horreurs de la guerre, quand la guerre seule peut fonder la gloire et la grandeur de sa patrie. Un État qui veut vivre libre « ne peut conserver le goût du repos que s'il s'unit au goût de l'action ». Le repos « ne convient pas à une cité souveraine et c'est seulement dans une cité sujette que l'on peut jouir d'un esclavage sans danger » (1). Athènes ne saurait donc payer trop cher son droit au premier rang : elle ne doit même pas craindre d'affronter la haine. « La haine et l'hostilité sont toujours le lot sur le moment de ceux qui prétendent commander aux autres. Mais s'exposer à la haine pour

(1) THUCYDIDE, II, 53.

un noble but est bien inspiré. Car la haine ne subsiste pas longtemps, tandis que l'illustration dans le présent et la gloire dans l'avenir dureront éternellement (1).» Ainsi parle Périclès lui-même. Ainsi pensait Athènes presque tout entière, où chacun sentait que se dérober à ces lois inéluctables de la vie des nations, ce serait montrer le cœur pusillanime de ceux qui, s'obstinant dans les molles illusions, sont éternellement voués à la défaite. Ainsi s'éclairent pour nous peut-être la pensée de M. de Sanctis, et certainement le sens profond de la politique de Périclès.

Par malheur la manière dont Athènes s'est comportée avec son Empire ne nous donne pas une idée favorable de ce qu'aurait été son hégémonie sur la Grèce entière. Il ne faut pas méconnaître l'intelligent effort d'organisation qui a construit l'imposant édifice de cet Empire, dont on n'attend pas ici la description ; mais on est bien obligé d'avouer que l'échec de l'impérialisme conquérant des Athéniens est certainement dû pour une grande part à la politique qu'ils ont suivie à l'égard de leurs anciens alliés devenus leurs sujets. Or cette politique, on n'en peut douter, a été définie et appliquée par Périclès lui-même. Dans le discours qu'il prononça pour relever les courages après deux invasions de l'Attique et les ravages de la peste, discours si âprement tendu d'énergie froide et tranquille, de fierté et d'audace, il avoue la haine que la domination d'Athènes a suscitée, mais à cette domination, elle ne peut renoncer : « Considérez-la comme une tyrannie, dit-il ; s'en emparer peut paraître une injustice : y renoncer constitue un danger » (2). Quelques années plus tard Cléon poussant les Athéniens à détruire impitoyablement Mitylène parlera dans les mêmes termes : « Vous ne songez pas que votre pouvoir est en réalité une tyrannie sur des gens prêts à la révolte (3). » On oppose

(1) THUCYDIDE, II, 54. — (2) IDEM, II, 53. — (3) IDEM, III, 37.

souvent Cléon, sa fougue, sa vulgarité, ses excès au sang-froid, à la réserve, à la maîtrise de soi de Périclès, et l'on a raison ; mais on voit que leurs conceptions de l'Empire sont identiques, et ils prononcent tous les deux le mot de tyrannie. C'est un point sur lequel la démocratie athénienne n'a jamais varié.

Cette tyrannie, suite des exigences du « Socialisme d'État », est habilement organisée pour attacher le peuple d'Athènes à son Empire par les profits qu'il en tirait, mais elle est beaucoup moins propre à attacher l'Empire à Athènes. Depuis que le trésor fédéral avait été transféré sur l'Acropole (454), le synédriion avait bientôt cessé de se réunir. C'était l'assemblée et le Conseil athéniens qui décidaient de toutes les affaires. Quelle atteinte à l'autonomie qu'Aristide avait respectée ! On l'eût peut-être supportée ; et même un avantage pouvait en résulter pour Athènes et les « villes », comme l'on disait alors. Incorporées à l'État athénien, l'Acropole devenait leur sanctuaire : elles envoyaient aux Panathénées le 18 Hécatombéon (juillet, août) un nombre fixé de victimes. Leurs députés, qui portaient le tribut en Élaphébolion (mars, avril), assistaient aux Grandes Dionysies et aux concours dramatiques. Quant au *phoros*, on ne peut pas en trouver le montant excessif : en 443 par exemple il s'élevait à 426 talents 4.550 drachmes, et à 410 talents 3.000 drachmes au commencement de la guerre (429/428). On aurait même pu à la rigueur accepter qu'une partie de cet argent, comme Périclès l'avait fait décider, fût employé à subventionner les travaux de l'Acropole, et, ainsi que le disait amèrement l'opposition, « à dorer et à parer Athènes comme une femme vaniteuse, à l'orner, en guise de pierres précieuses, de statues et de temples qui coûtent des mille talents » (1), et même aurait-on peut-être admis le décret

(1) PLUTARQUE, *Périclès*, XII.

de Callias (435) qui imposait au trésor fédéral de combler le déficit du trésor d'Athéna et des autres dieux. Mais hélas ! la perception des arriérés s'accompagnait de mesures vexatoires. Quelle terreur et quelle humiliation de voir apparaître les navires du stratège athénien et de ses percepteurs ! Que faisait-on des droits d'une cité libre, quand un décret de Cléarchos (435) unifiait le système monétaire ? « Les gens de Coucou-les-Nuées, dit plaisamment dans les *Oiseaux* le marchand de décrets, se serviront des mêmes poids et mesures que les Olophyxiens (1). » Encore une mesure comme celle de 435, n'indignait-elle pas tout le monde. Elle avait bien des avantages et beaucoup de villes l'acceptèrent volontiers. Mais il y avait les clérouchies ! Ces colonies de citoyens athéniens, comme les colonies de citoyens romains pour la grande République italienne, faisaient ou auraient dû faire une solide armature à l'Empire. Elles servaient de débouchés pour les thètes, qui, recevant une tenure, entraient dans la classe des zeugites. Seulement, on ne suivait plus la coutume ancienne et les clérouchies n'étaient plus fondées sur les points menacés et en dehors du territoire fédéral, mais sur ce territoire même, charges terribles pour les sujets ! Encore si l'on avait toujours laissé les villes s'administrer comme elles le voulaient ! Mais Périclès, comme nos révolutionnaires dans la République, avait une grande foi dans la démocratie. Il pensait, non sans raison, que l'analogie dans les lois et les coutumes, était de nature à mieux lier une cité sujette à la cité métropole. Mais il aurait fallu que la cité sujette acceptât volontiers cette intervention dans sa vie intérieure et que la démocratie ne s'imposât pas par la révolution ou la force armée. Répandre les idées démocratiques, c'était sans doute de la bonne propagande athénienne, une manière de cimenter l'unité, mais que

(1) ARISTOPHANE, *Oiseaux*, v. 1040-1041.

dire si cette propagande s'accompagnait de mesures policières et de garnisons? Or dès 465 nous voyons à Érythrées, par exemple, un phrourarque à côté de commissaires chargés d'établir une constitution clisthénienne, dont la ville se serait peut-être bien passée!

Si fréquents qu'ils pussent être, ces changements dans la constitution des États étaient des épisodes passagers, mais il y avait une tyrannie qui pesait continuellement sur les villes de l'Empire, c'était la tyrannie judiciaire. Elle est bien dans l'esprit du *démós* athénien. Aristote vante plusieurs fois la douceur du peuple et il semble en effet qu'à Athènes les réactions démocratiques aient été généralement peu sanglantes (à Athènes, car ailleurs... on pourrait par exemple rappeler les tueries de Corcyre en 429 et les 200 propriétaires (géomores), massacrés à Samos en 412). Mais le peuple athénien exerçait ses représailles à plus longue échéance, une fois la paix faite, par une sorte de terreur judiciaire diffuse qu'il faisait planer sur ses ennemis. On peut dire que peu à peu les villes alliées furent placées perpétuellement sous le coup de cette terreur, car le peuple évoquait devant ses tribunaux non seulement les causes politiques mais même des procès criminels, et bientôt les procès civils importants. Nous n'imaginons pas certes! que tous les juges athéniens fussent comme le Philocléon d'Aristophane « à l'affût d'un accusé bien gras, qu'il pût fourrer dans sa marmite » (1). Mais l'obligation de venir plaider à Athènes pesait lourdement sur les sujets de l'Empire. Pour nous en rendre compte, il n'est que de lire notre aristocrate malveillant. Il nous fera sentir la rancœur qui s'accumulait dans l'âme de ces malheureux aussi bien que dans celle des oligarques athéniens toujours menacés de quelque procès à propos d'une chorégie, d'une hiérarchie ou d'une charge quelconque : « On pourrait croire

(1) ARISTOPHANE, *Guêpes*, v. 285-290.

que la démocratie athénienne a pris un mauvais parti, en obligeant les alliés à venir plaider à Athènes. Mais on peut, au contraire, remarquer tous les avantages qu'y trouve le peuple athénien. D'abord les consignations des plaideurs lui fournissent un salaire tout le long de l'année ; ensuite, c'est en restant chez eux et sans prendre la peine de naviguer, que les Athéniens administrent les villes alliées ; ils sauvent, dans les tribunaux, les partisans de la démocratie et perdent ses adversaires. Voyez aussi les autres bénéfices que le peuple tire de ces procès plaidés à Athènes. D'abord le droit du centième payé au Pirée rapporte davantage à la ville : puis le propriétaire d'une maison à loyers fait mieux ses affaires. Les hérauts également à cause du séjour des étrangers. Si les alliés ne venaient pas plaider à Athènes, ils n'honoreraient que ceux des Athéniens qui vont au dehors, stratèges, triérarques, ambassadeurs. Maintenant chaque allié est forcé de flatter le peuple des Athéniens. . . il ne peut défendre son droit que devant les gens du peuple, car c'est la loi d'Athènes ; il est obligé de supplier dans les tribunaux, et, quand les juges sortent, de leur prendre la main, et c'est pourquoi les alliés sont de plus en plus les esclaves de la démocratie athénienne (1). »

Ironie mordante et qui vient d'un ennemi du régime, il faut en tenir grand compte. Mais, tout de même, que l'on pense à ces plaideurs de Paros, de Mitylène, ou de Milet obligés de prendre la mer, à leurs frais, pour venir régler leurs différends devant les tribunaux populaires, au risque d'être victimes des sycophantes. Croit-on qu'ils aient trouvé une grande consolation à constater que, si la justice athénienne était « sommaire, brutale », rendue par des gens « dont l'indigence intellectuelle nous étonne », elle était au moins « démocratique » parce qu'elle était « l'expression de la souveraineté populaire », et pou-

(1) PSEUDO-XÉNOPHON, *République des Athéniens*, I, 16.

vaient-ils concevoir, comme l'excellent et regretté historien que je viens de citer, que c'était « à ce point de vue qu'il fallait se placer pour l'apprécier » (1). Vraiment tout n'était pas à rejeter dans les critiques de Thucydide fils de Mélésias, qui aurait voulu que l'on respectât l'autonomie du Trésor fédéral, l'autonomie judiciaire et la constitution des villes. Certes il pouvait y avoir dans la manière de soutenir ces thèses un grand souci de l'intérêt de parti et quelque étroitesse de vues ; mais elles révèlent cependant une conception plus humaine de ce qu'auraient dû être les rapports d'Athènes et de son Empire. Mais quel est le gouvernement qui a jamais profité des justes critiques de l'opposition ? Il est bien plus simple de ne la point écouter ou même de la faire taire. A Athènes, grâce à l'institution de l'ostracisme, on y réussissait assez souvent.

Malgré cet esprit de cupidité tracassière, la tyrannie d'Athènes avait bien des avantages et aurait pu être supportée. Rome n'a pas eu la main plus douce. Elle ne s'est montrée ni moins avide ni moins cynique. Elle a pourtant réussi dès le III^e siècle à s'attacher les villes de son Empire italien et plus tard toutes celles de son Empire méditerranéen. La raison en a souvent été donnée. Tandis que les cités grecques et Athènes, en particulier, sont en somme exclusives et comme fermées, avares de leur droit de cité et qu'Athènes n'a presque jamais, donné le sien à des villes membres de son Empire, Rome a fait de la *civitas romana* le privilège qu'il était permis à tous d'espérer et l'on sait comment, grâce à la hiérarchie de ses villes sujettes, de ses villes de droit latin, de ses municipes de *cives sine suffragio*, de ses colonies de *cives romani*, elle a si bien centré toutes les ambitions sur cette *civitas romana*, que Rome, tout en restant la ville des Romains, devenait aussi la patrie du monde et que

(1) Robert COHEN, *Athènes, une démocratie*, p. 147.

la Ville a fini par absorber l'Empire. Naturellement nous ne reprocherons ni à Athènes ni à Périclès de n'avoir pas eu ces vues géniales et l'on trouverait sans doute mille raisons pour lesquelles ils n'ont pas pu les concevoir. Mais il est certain que pour n'avoir pas su adapter ses institutions aux tâches qu'elle s'était imposées et pour avoir été un mauvais tyran, Athènes a perdu son Empire !

En 404 quand elle eut accepté les conditions de paix que lui imposait Sparte, « Lysandre avec sa flotte entra dans le port du Pirée, les exilés revinrent, et l'on commença à démolir les murailles au rythme des joueuses de flûtes dans un grand enthousiasme, tous pensant que ce jour marquait pour la Grèce le début de la liberté ».

Ainsi s'achève le second chapitre du second livre des *Helléniques*. La « simplicité », l'ἀφελεισ de Xénophon n'a jamais eu un plus poignant accent.

La joie qui éclatait alors suivait l'explosion d'une haine féroce. Quand Thérémène et les autres députés athéniens, arrivés à Sellasie, eurent demandé les conditions de la paix, l'assemblée des alliés se réunit à Sparte. Corinthiens et Thébains suivis par beaucoup d'autres Grecs refusaient de traiter et voulaient anéantir Athènes. Sparte refusa de réduire en esclavage « une cité grecque qui avait accompli de grandes et belles choses dans les extrêmes périls qui avaient menacé jadis la Grèce » (1).

La grande cité, qui, sans la modération de son rude ennemi, aurait ainsi sombré au plus profond de l'abîme, était pourtant une aimable cité. Redoutable au dehors, Périclès l'avait voulue chez elle accueillante, et beaucoup de ces étrangers, qui assistaient avec une certaine complaisance à son humiliation et à sa ruine, avaient largement usé de son hospitalité. « Des jeux et des fêtes s'y succédaient d'un bout de l'année à l'autre et l'on y

(1) ΧΕΝΟΦΩΝ, *Helléniques*, II, 2, 19-20.

trouvait toujours l'agrément quotidien des divertissements particuliers. » C'est ce que dit Périclès lui-même, et plus tard, au milieu des calembredaines d'une comédie pleine de suc, les divines *Nuées* d'Aristophane trouveront des accents religieux pour célébrer les solennités auxquelles Athènes conviait la Grèce, et dont tant de chefs-d'œuvre ont gardé l'immortel souvenir (1).

« Vierges qui portons les pluies, allons vers la terre splendide de Pallas, patrie des héros, et nous contemplerons l'aimable pays de Cécrops, où l'on célèbre d'ineffables rites, où le sanctuaire s'ouvre pour recevoir les initiés en des cérémonies saintes; nous verrons les offrandes aux dieux du Ciel, le sublime fronton des temples, les très pieuses processions des bienheureux, et dans toutes les saisons les couronnes des sacrifices et des festins : au retour du printemps, la grâce de Bromios excite les beaux chants des chœurs rivaux et la muse gravement plaintive des flûtes. »

Chère Athènes ! Comme votre poète vous aimait ! Comme il devait aimer vos Panathénées de marbre, vos fières colonnades, vos palestres et vos gymnases pleins de beaux jeunes gens « couronnés de roseau léger, fleurant le smilax, l'insouciance et le peuplier blanc », et votre Promachos de bronze dressée pour faire briller au loin sur les mers la pointe de sa lance comme un signal ! Comme il devait aimer vos places et vos ruelles, votre agora bruisante, et peut-être jusqu'aux laures secrètes, au pied de l'âpre rocher, et que, du haut de son risible scarabée, Trygée contemple avec effroi ! Et quand il parcourait, cet ami des paysans et des dèmes, votre fine et sobre campagne, si souvent dévastée par les Lacédémoniens, les cultures de la Mésogée, les bois d'oliviers sacrés de l'Académie, le chemin abrupt qui monte au Sounion, d'où l'on domine la mer retentissante, « les

(1) ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 300-310.

vallons et les fourrés de l'Hymette ou du Parnès », les halliers du Cithéron, pleins d'un parfum de miel et du chant des cigales, ou bien, sous les chênes, les sentiers qu'avaient foulés les pieds des vainqueurs de Marathon, sa muse rustique lui dictait la chanson hivernale du vigneron qui vient de déposer son casque après les durs et souvent victorieux combats.

« Ce que j'aime, c'est assis au coin du feu de boire à qui mieux mieux avec des camarades et après avoir allumé le plus sec de mon bois, les souches arrachées en été, de griller des pois chiches, de rôtir des glands de hêtre, tout en caressant Thratta, la servante, pendant que ma femme est au bain.

« Et quand la cigale chante son chant aimable j'ai plaisir à visiter mes vignes de Lemnos pour voir si elles mûrissent, car le plant est précoce ; à regarder gonfler la jeune figue, et si elle est mûre, je la mange sans démordre en fredonnant « saisons aimées ! » (1). »

On devrait s'excuser de citer des vers si connus. Mais si l'on veut faire sentir le charme athénien comment ne pas se souvenir du plus attique des poètes ?

En somme ce sont les adversaires de la démocratie qui nous font goûter l'aimable liberté de l'Athènes démocratique. Qui ne se souvient de la verve que met Platon à poursuivre précisément cette manie de liberté qui s'insinue jusque dans les familles, au risque de détruire les vénérables et salutaires disciplines. Mais ressentons-nous vraiment la même indignation que lui au spectacle « de ces jeunes qui vont de pair avec les vieux et luttent avec eux en paroles et en action et de ces vieux qui pour complaire aux jeunes gens se font badins et plaisants, ne voulant pas avoir l'air chagrin et despotique (2) » ? Ne nous trouvons-nous pas plutôt rassurés

(1) ARISTOPHANE, *Paix*, v. 1130-1138 et 1159-1170.

(2) PLATON, *République*, VIII, 563 a et b.

sur leur sort, quand nous apprenons que les esclaves avaient l'allure aussi aisée que les hommes libres et ne sommes-nous pas plutôt amusés par le sans-gêne des bêtes elles-mêmes ?

« C'est vraiment là que les chiennes ressemblent à leur maîtresse, comme dit le proverbe. C'est là qu'on voit les chevaux et les ânes accoutumés à une allure libre et fière, heurter dans les rues tous les passants qui ne leur cèdent point le pas et c'est partout un même débordement de liberté (1). »

Évidemment on ne voyait sans doute rien de pareil dans Sparte hiérarchisée, ordonnée et silencieuse !

On nous dira que Platon a sous les yeux une Athènes bien plus récente que celle de Périclès ; mais son témoignage concorde avec celui de l'aristocrate malveillant, et qui s'écrie avec indignation : « Esclaves et métèques jouissent de la plus grande licence : on ne peut frapper un esclave ; un esclave ne vous cède jamais le pas (2). »

Si de la rue, où nous jouissons de ce pittoresque laisser-aller, nous voulons, dans les maisons, surprendre les conversations athéniennes, c'est encore Platon qui nous mènera chez Callias, chez Polémarque ou chez Agathon, et dans ces gymnases où Socrate s'entretient avec les jeunes Athéniens sportifs, mais avides de subtils discours. Il n'est pas douteux que Platon ne prête beaucoup de son talent aux personnages qu'il fait parler avec tant d'élégance. Mais ce don athénien du drame, si éminent chez le philosophe, le porte aussi à s'effacer derrière ses « caractères », et n'est-il pas l'auteur des plus étourdissants « à la manière de... » ? C'est lui qui a fait la réputation de la causerie attique et c'est à cause de lui que des écrivains superficiellement informés ont cru

(1) PLATON, *République*, VIII, 563 c et d.

(2) PSEUDO-XÉNOPHON, *République des Athéniens*, I, 10.

bien à tort, appliquer à la démocratie athénienne la définition que Rudyard Kipling donnait de l'Angleterre : une « démocratie d'aristocrates ». Certes, si l'on veut connaître le ton de la société polie, des honnêtes gens, des fameux *καλοκάγαθοί*, je ne sais rien de mieux que le début du *Charmide*, où se déploient, dans la simplicité transparente d'un langage sans pareil, la courtoisie exquise de Critias, la grâce timide et rougissante du jeune Charmide, la bonhomie ironique et émue de Socrate. Mais le charme de ces propos, dans ces aristocratiques réunions, ne devait rien, il faut le dire, aux braillards de l'assemblée ni à leur politique, à laquelle il nous faut bien revenir.

Les réformes d'Éphialte et de Périclès ont rapidement transformé le monde politique. La noblesse, en tant que classe, n'a vraiment plus d'influence dans la cité dès les dernières années du « règne » de Périclès. Les grandes familles, dans la vie de société et dans l'opinion des masses, n'ont pas perdu leur prestige, et Socrate peut s'étendre longuement dans un gymnase, où d'ailleurs fréquentaient surtout les jeunes riches, sur l'illustre lignée de Critias et de Charmide. Mais d'autre part Aristophane, qui n'est pourtant pas un ami des démocrates, ne craindra pas de faire rire des « grands airs de Césyra » (1) que prend une dame alcméonide, celle qu'il fait bien invraisemblablement épouser à son vulgaire Strépsiade, et Strépsiade envoie son fils Phidippide « manger les colonnes de l'oncle Mégacles » (2). Il ne faut sans doute pas prendre ces plaisanteries trop au sérieux. Il paraît bien que dans la vie quotidienne il n'y eut tout d'abord ni morgue d'un côté ni haine de l'autre, mais, au point de vue politique, entre le parti des nobles et celui du peuple un fossé s'était creusé.

On accuse Thucydide, fils de Mélésias, et l'organisation des hétéries, et comme de ces hétéries sont sortis les

(1) ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 48. — (2) *Id.*, *ibid.*, v. 815.

fâcheux gouvernements oligarchiques de la fin du siècle, celui des Quatre Cents et celui des Trente, on a beaucoup reproché ces « clubs » à l'oligarchie. Peut-on cependant blâmer un parti politique de s'organiser? Je sais bien que les partis au pouvoir le souffrent très difficilement de leurs adversaires. Mais l'historien, lui, n'est jamais au pouvoir, et il ne se scandalisera pas outre mesure de l'attitude des oligarques athéniens au temps de Thucydide, fils de Mélésias. Il constatera seulement qu'à l'assemblée, cette opposition des hétéries devient bientôt impuissante et que les nobles qui veulent avoir part aux affaires sont obligés de se rallier. Mais les nobles et les riches, ralliés ou non, ont à se défendre trop souvent devant le tribunal et c'est une des raisons de leurs groupements, les ralliés à propos des magistratures qu'ils pourraient avoir exercées, tous à propos des liturgies. Celles-ci étaient parfois très lourdes et il était prudent de les accepter ou même de les rechercher. Pour la fin du siècle, on peut renvoyer le lecteur au 21^e discours de Lysias : le plaideur, accusé de corruption et de vol au préjudice de l'État, énumère avec une complaisance propre à séduire ses juges, les « liturgies » qu'il a supportées, chorégies, gymnasiarchies, arrhéphories, triérarchies, les plus coûteuses de toutes. On voit qu'en dix ans, il a dépensé 63.600 drachmes, somme énorme pour le temps (peu après 410) : « Dans la pénurie du Trésor, dit-il, la somme de revenus la plus sûre pour la cité, c'est la fortune de ceux qui acceptent volontairement les liturgies. » Même témoignage, mais sur un son de cloche un peu différent, dans le pamphlet de l'aristocrate malveillant, qui selon sa coutume montre de la finesse, de l'esprit, et de l'aigreur :

« Le peuple a ravalé ceux qui ont la culture gymnastique et musicale : il la tient pour mauvaise, ayant conscience qu'il n'est pas capable d'y participer, mais pour les chorégies, les gymnasiarchies, et les triérarchies, il se rend compte que les riches font les frais des chorégies,

tandis que le peuple en profite, que les riches font les frais des triérarchies et des gymnasiarchies, tandis que le peuple en profite. C'est que le peuple juge bon d'être payé pour chanter, courir, danser et naviguer sur les bateaux ; voulant gagner quelque chose tout en appauvrissant les riches (1). »

Croirons-nous vraiment que la mise à l'écart d'une noblesse, qui avait été une élite et qui pouvait l'être encore, fût un bien pour Athènes ? La démocratie ne doit pas en porter la responsabilité tout entière. Les nobles ont été très coupables ; ils ont boudé et conspiré, parfois jusqu'à la trahison, et, dans les dernières années du siècle, l'histoire des oligarques athéniens est loin d'être belle. On connaît d'ailleurs l'aveuglement ordinaire des privilégiés lorsque des révolutions, dont ils voient mal la nécessité, leur ont ravi leurs privilèges. Ceux d'Athènes souffraient alors en outre d'une situation créée par une politique extérieure qu'ils n'approuvaient pas. Quant au début de la guerre du Péloponèse, Périclès a abandonné l'Attique aux armées d'invasion, les grands propriétaires se sont réfugiés dans la ville ; ils en ont ressenti quelque amertume. L'activité des hétéries a dû s'accroître en proportion des loisirs de ces déracinés et l'on imagine aisément les rancunes et la fièvre d'opposition qui couvait dans ces milieux surchauffés. Sans doute la démocratie a toujours accepté et reconnu les services des nobles ralliés, comme Lachès et Nicias, qui l'ont bien servie. Encore Aristophane se plaindra-t-il en 405, dans les *Grenouilles*, un peu à la façon de l'aristocrate malveillant, que l'on tienne à l'écart des affaires « ceux qui sont nobles, sages, justes, beaux et bons, et ceux qui sont formés aux exercices de la palestre, aux chœurs et à la musique » (2), et il faudrait mal se représenter l'atmos-

(1) PSEUDO-XÉNOPHON, *République des Athéniens*, I, 13.

(2) ARISTOPHANE, *Grenouilles*, v. 726-729.

phère des tribunaux et de l'assemblée pour penser qu'elle fût complètement innocente de ce mécontentement.

Le peuple qui siégeait à l'Héliée ou à l'assemblée était donc souverain. Mais nous avons vu qu'à l'assemblée c'était souvent une minorité et de mauvais choix. G. Glotz pense que cette minorité suffisait pour assurer « la bonne marche des affaires ». La marche, je le veux bien, mais la bonne marche c'est une autre question : peut-être au temps où l'autorité de Périclès était incontestée ; mais quand il eut disparu, et même dans les dernières années avant sa mort, on vit, inévitablement dans un régime pareil, pulluler la classe des politiciens, que les Athéniens appellent les démagogues. Pour gagner l'audience des tribunaux et celle de l'assemblée, il faut une éloquence particulière, un talent au niveau du peuple, que l'on ne mène guère en lui résistant. Périclès avait pu se débarrasser à peu près de ce que nous appellerions l'opposition de droite par l'ostracisme de Thucydide, mais il en vit naître une beaucoup plus terrible, celle de gauche ; c'est sans doute elle qui le fit condamner à l'automne de 430. On ne sait pas bien, il est vrai, à quel parti se rattachait Dracontidès, qui proposa le décret ordonnant qu'il rendît des comptes, mais des vers assez obscurs et mal conservés du poète comique Hermippos semblent nous montrer Périclès dans une attitude faussement belliqueuse fourbissant son poignard et son tranchoir, et « mordu par l'ardent Cléon ». Ces ennemis-là étaient peut-être d'autant plus dangereux qu'ils n'étaient pas séparés de Périclès par des questions de doctrine, mais par une animosité personnelle, née simplement peut-être d'une différence d'éducation, et qu'ils devaient faire de la surenchère pour le déconsidérer et le remplacer. Ce phénomène n'étonnera aucun de ceux qui, de nos jours, ont vécu dans des pays démocratiques. Ce Cléon est précisément le type du démagogue, et Thucydide, avec un incomparable talent dramatique, a mis dans sa bouche, à propos du châtement à infliger aux Mityléniens révoltés,

un discours qui est un chef-d'œuvre d'hypocrisie et d'habileté démagogiques (1). Prétendre qu'on a l'audace d'apporter des propositions qui déplairaient, quand on sait très bien qu'elles répondent au désir profond de la foule ; critiquer en les attribuant à l'auditoire des dispositions qui ne sont pas les siennes, pour mieux justifier les passions contraires, que l'on veut satisfaire, flatter en se donnant l'air de blâmer, s'excuser de sa franchise pour mieux tromper, ce sont là des procédés qui n'ont peut-être pas assez vieilli depuis le v^e siècle avant J.-C.

Il y a des politiciens honnêtes, ou presque, mais il y en a qui vont jusqu'à la sycophantie et qui font figure, surtout devant les tribunaux, de calomniateurs professionnels. La loi leur ménage des châtimens s'ils échouent, mais aussi des profits s'ils réussissent. Le sycophante n'est pas une spécialité démocratique, mais il trouvait, dans l'Héliée, un terrain admirablement préparé à l'exercice de son industrie ; sycophante ou non, ce qui caractérise les démagogues, comme l'a très bien vu M. Walker, c'est qu'ils ont généralement le pouvoir sans en avoir la responsabilité :

« Miltiade a conduit l'expédition de Paros qu'il avait proposée et pour laquelle il a été condamné. Cimon a été ostracisé pour l'affaire de Messène, qu'il avait conseillée et conduite. Mais Pythodore, Sophocle, Eurymédon ont été frappés d'amende et exilés pour avoir échoué dans l'expédition de Sicile entreprise sur les conseils d'Hyperbolos et consorts, qui n'ont rien fait et n'ont pas été touchés (2). »

Ce génial pamphlétaire qu'on appelle Platon a trouvé l'image qui stigmatise les démagogues définitivement. Ce sont les frelons de la ruche, « engeance d'hommes oisifs et prodigues, les uns plus courageux qui sont à la tête, les autres plus lâches qui vont à la suite, ...frelons

(1) THUCYDIDE, III, 37-40.

(2) *Cambridge Ancient History*, V, p. 109.

sans aiguillon et frelons avec aiguillon, . . . qui jettent dans le corps politique le même désordre que la pituite ou la bile dans le corps humain » (1).

Comme toujours quand un État est malade, on voit paraître des doctrines philosophiques qui aggravent le mal, soit qu'elles résultent du mal lui-même, soit qu'elles l'aient, elles-mêmes, créé. Le lecteur n'aurait sans doute aucune peine à nommer les penseurs ou les systèmes qui ont tant fait pour entraîner certaines nations contemporaines à leur ruine. Dans l'Athènes du v^e siècle, ce fut le rôle de la sophistique. Déjà les puissantes philosophies physiques des Ioniens, acclimatées dans les îles ou la péninsule, avaient fortement ébranlé les idées religieuses traditionnelles et c'est un ébranlement qui ne va jamais sans trouble. Le trouble était d'autant plus grand que l'explication mécanique, que développent ces philosophies, semblait nécessairement vider l'univers de ses âmes et de ses dieux. Il est vrai que d'autres pensées se répandaient, venues d'autres régions du monde hellénique, par exemple le pythagorisme florissant en Grande Grèce, et qui inspirait des croyances plus spiritualistes et des disciplines sévères et pures, plus satisfaisantes aux aspirations religieuses des hommes de ce temps. L'Athénien moyen avait entendu parler de ces diverses doctrines ; quelquefois, souvent même, elles le scandalisaient et lui semblaient porter atteinte à ses cultes nationaux. De là des procès d'impiété, comme celui d'Anaxagore. La plupart du temps ces spéculations lui restent inaccessibles. Mais il y a un bien plus grand péril dans la sophistique. Le jour où Protagoras a posé le principe de son relativisme : « L'homme est la mesure de toute chose, de l'être de celles qui sont, du non être de celles qui ne sont pas » (trad. Robin), il faisait sans doute faire un grand progrès à la théorie de la connaissance, mais il ouvrait une voie

(1) PLATON, *République*, VIII, 564 b et c.

facile aux cyniques et aux habiles qui entendaient « homme » dans le sens d'« individu », pour conclure à la légitimité de leurs passions, de leurs ambitions et même de leurs caprices. La rhétorique, qui naissait alors, leur promettait le pouvoir de persuader, et les sophistes se mirent à enseigner l'art de persuader le peuple pour le dominer.

Tout lecteur du *Protagoras* a vu et entendu les sophistes dans la maison de Callias, et il est inutile de lui présenter Hippias d'Elis, Prodicos de Céos et Protagoras lui-même. Platon à tout jamais les a gravés d'une touche ironique et sûre, au fond de notre souvenir. C'étaient des personnages vaniteux et ridicules, honnêtes gens pourtant, souvent de grand mérite — et Protagoras a marqué dans l'histoire de la pensée grecque — souvent aussi inconscients du mal qu'ils faisaient, mais qui eurent des disciples dangereux. Ce n'est pas la dernière fois que l'on verra de cyniques criminels ou des fous exaltés bouleverser le monde pour avoir puisé leurs inspirations dans les leçons d'honnêtes universitaires. Mais ceux-ci, qui n'ont pas prévu les conséquences de leurs élucubrations, ne sont-ils pas eux-mêmes un peu coupables ? Le problème a été posé chez nous, il y a bien des années, dans un roman de Paul Bourget, qu'on ne lit plus guère ; il le fut dans l'antiquité par une bouffonnerie géniale, qu'on lit encore. Les philosophes accusent, peut-être avec raison, les *Nuées* d'Aristophane d'être à l'origine de l'odieux procès de Socrate, et les historiens démocrates ne pardonnent pas au poète d'avoir mis le doigt sur les plaies de la démocratie ; mais à nos yeux sa comédie a le grand et original mérite de montrer que les doctrines des sages ne touchent pas seulement les initiés, mais qu'elles peuvent avoir un retentissement inattendu dans les esprits les plus humbles. Les sophistes n'ont pas seulement corrompu des Thrasymaque ou des Calliclès ; ils ont fait des ravages jusque dans la cervelle obscure de Strépsiade. Sans doute ils ont eu encore plus d'influence dans les hétéries. Toute Athènes est malade et

le fléau le plus funeste que la république athénienne subira, dans cette contagion générale, elle le devra à l'action de la sophistique sur l'indomptable orgueil d'un noble : je veux parler d'Alcibiade, le type redoutable du grand seigneur démagogue.

Les démagogues ! leur nombre dans Athènes nous assure que le peuple ne résistera pas à ses entraînements, et les entraînements de ce peuple, plein de vigueur et d'orgueil, avide de richesses et passionné de gloire et de puissance, s'appelleront, attentat de Mélôs, expédition de Sicile, exil et rappel d'Alcibiade, procès des stratèges vainqueurs aux Arginuses.

Je ne comprends pas comment, après avoir lu Thucydide, on pourrait s'aveugler au point de ne pas voir dans ce désastre l'effet de la politique de Périclès lui-même. J'ai cité plus haut des phrases assez caractéristiques sur la haine. Il me semble que, dans l'admiration totalitaire souvent professée en France comme un dogme indiscutable et indiscuté sur le « siècle de Périclès », et que tant de si belles choses d'ailleurs justifient, on laisse tomber sur ces franches et même cyniques déclarations comme un voile pudique. Les ignorer complètement, c'est se condamner à mal saisir la continuité de la politique athénienne : tyrannie dans l'Empire, impérialisme sans scrupule au dehors, voilà le programme de Périclès ; il le tient de Thémistocle et le transmet à ses successeurs. A la démocratie selon Cléon, il n'a certes pas donné ses manières, mais c'est de lui qu'elle tient sa doctrine.

Dans le beau portrait qu'il a tracé de Périclès, Thucydide, qui vante la profondeur de son esprit, son désintéressement, son ferme refus de flatter la foule, proclame que tant qu'il vécut, il contenait la multitude : « Ce gouvernement portait le nom de démocratie, mais c'était le gouvernement d'un seul homme (1). » Périclès se croyait-

(1) THUCYDIDE, II, 65.

il donc immortel? N'a-t-il jamais pensé qu'il eût été plus sage, au lieu de tout faire reposer sur sa passagère existence, de sauvegarder dans la République les institutions qui balançaient le pouvoir et les passions de la foule? Serait-ce donc une condition inévitable dans les démocraties, que les politiques, commençant en partisans, s'enlèvent à tout jamais la faculté de finir en véritables hommes d'État?

Gustave Glotz s'indigne que l'on ait refusé ce titre à son héros. Mon Dieu! on l'a de nos jours tant prodigué à nos habituels ministres que j'hésiterais à le donner à ce grand homme. Il le mérite cependant, mais je ne le comparerais pas aux grands fondateurs de l'histoire, à un Philippe II de Macédoine, à un César, à un Auguste. Ces derniers, il faut le dire, étaient portés par une tradition politique incomparable et qui manquait à Athènes comme à Périclès. Mais on ne peut s'empêcher de penser que ce sont ses propres principes qui ont mis dans l'édifice qu'il voulait bâtir, l'explosif qui devait le détruire.

Jugement sévère, dira-t-on; moins sévère que celui du grand helléniste allemand, Wilamowitz-Mœllendorff (1) :

«Platon a tout à fait raison de voir en Périclès le plus grand *διδάκωνος* du peuple, son mauvais guide par excellence, mais il observe des hauteurs de sa « République » et il écrit parmi les ruines de 403. Hérodote a aussi raison quand il voit dans l'Athènes de Périclès le sommet le plus élevé atteint par le monde au cours de son développement. La démocratie athénienne telle que Périclès l'a achevée est une création trop raffinée pour les hommes et partant funeste pour ceux-là mêmes qu'elle appelle à la domination. La politique de Périclès a mené la Grèce à sa ruine. Mais où serait la beauté sinon dans ce qui est trop raffiné pour les hommes? La République de Platon en est justement l'exemple et l'homme

(1) *Aristoteles und Athen*, II, p. 102.

d'État, qui dans la brutale suite des siècles de dévastation et de sang, que nous nommons l'histoire universelle, a créé un moment auquel on puisse dire « Ah ! demeure, tu es si beau ! », a été malgré tout un grand magicien. »

Le lecteur de 1940 goûtera sans doute moins que celui de 1894 l'esthétisme élégant qui enveloppe la conclusion de Wilamowitz. Si ce dilettantisme alors à la mode n'a pas nui à la patrie du grand helléniste, chez laquelle les instincts ethniques sont toujours plus puissants, quand ils ne les inspirent pas, que les spéculations de l'intelligence, je crains qu'il n'ait pas été aussi innocent pour d'autres pays, dont le cœur est plus prompt à se soumettre aux séductions de l'esprit. Pour moi, je ne consentirais qu'avec peine à traiter Périclès de magicien et son œuvre de passagère féerie. Je crois, au contraire, qu'il y a dans cette œuvre des parties humaines que l'on peut qualifier de *κτηῖμα ἐς αἰεί* (acquisition définitive). Je ne parle pas seulement des monuments mutilés, mais encore debout, qui unissent dans notre mémoire les noms de Périclès et de Phidias ; — à bon droit sans doute, quoi qu'en pense le savant allemand, qui a décidé, par décret, si je puis dire, que, pour l'art, le froid politique n'avait pas un battement de son cœur. Le mot fameux et si juste, le *φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας* que Thucydide lui attribue est une preuve du contraire ; mais j'imagine qu'il apportait dans son goût de l'art le même sérieux que dans sa politique. Il a mené celle-ci avec un patriotisme sans réserve et un réalisme logique qui n'a pas connu de faiblesse. Il a échoué pour avoir limité son patriotisme aux frontières de sa propre cité et pour n'avoir pas poussé son observation du réel jusqu'à s'apercevoir que la démocratie radicale renfermait en elle-même un poison mortel. En un temps où, dans nos démocraties modernes extérieurement si différentes des démocraties antiques, mais dont les lois s'inspirent du même esprit, tout ce que nous aimons est si dangereusement menacé, nous voudrions nous faire les mêmes

illusions que Périclès : mais il faut accepter les vérités les plus dures.

Thucydide semble croire que s'il eût vécu, et s'il eût gardé toujours la direction de l'État — ce qui est bien invraisemblable dans un régime démocratique — il aurait conduit Athènes à la victoire. Nous en sommes moins assurés que lui. Aurait-il même pu la sauver ? Il est bien significatif qu'en 404 le mot qui arrêta Athènes sur le bord du gouffre, où voulaient la précipiter ses ennemis et ses anciens alliés, est de ceux qui auraient pu être prononcés par un ami de Cimon.

Mais il ne s'agit pas d'Athènes seule. En rompant l'accord avec Sparte, en jetant le monde grec dans les deux guerres du Péloponèse, Périclès a pour toujours condamné la Grèce à la division. En ouvrant dans Athènes les digues au torrent de la démocratie, il a rendu Athènes incapable de réaliser l'union des Grecs par la force. Reprenons les termes de Wilamowitz-Moellendorff : « La politique de Périclès a mené la Grèce à sa ruine. » Nous ne pouvons pas dire autre chose.

Pierre JOUQUET.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Elle a reçu le rêve en partage,

*vont et viennent les années,
le givre a fait d'elle une madone
et le hâle, une idole,
la pluie a glissé sur ses joues
des larmes inconnues à son cœur,*

— *mais elle dort, toute protégée par son rêve. —*

*Il n'y a plus de place dans son âme
jusqu'au bord pleine d'adieu,
elle vogue seule avec des images
sur la rivière enluminée...
L'orage n'a pu la réveiller,
ni les galops lointains
ni le chant des dentellières.*

— *Qui la déchargera de son fardeau de rêve?*

Les elfes disent :
*est-ce une fée, une morte, une femme,
ses paupières sont deux coquilles de mer,
elle appelle en dormant les hirondelles d'orient,
elle envoûte les arbres et les plie vers sa nuit,*

— *et pour couvrir tout son silence,
des flûtes s'éveillent dans la mousse. —*

*Moulée dans le repos,
halte blanche
fleur aux racines noyées
elle flotte sur un monde profond et flétri
posée sur le sommeil
comme un nénuphar.*

*Montent et meurent les saisons
vont et viennent les années,
mais pour la Belle au bois dormant
les sabliers sont pleins d'étoiles.*

*Prince, quand tu viendras,
ne souffle pas sur le brocart
qui n'est plus que cendre rose,
libère ses mains comme des ailes,
et surtout, dans ta hâte,
ne glisse pas à son doigt l'anneau,
car l'anneau est toujours de feu
et les doigts toujours de cire...*

*Tu l'emporteras
engourdie comme une veille de printemps
avec son âme voilée
et sa joue encore posée sur l'enfance...*

*Qui dira la solitude du bois
et l'autre rêve qui commence,
le rêve du bois vers la dormante
et les arbres
encore penchés?*

Yvette HABI

JOURNAL DE GRANDJEAN

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE)

(SUITE).

COMBAT NAVAL ET CE QUI L'A SUIVI (1).

L'escadre anglaise nous avait cherchés sur mer pendant environ un mois, mais ne nous ayant pas trouvés, elle présuma que nous serions à Alexandrie et dirigea sa route de ce côté. Lorsqu'elle fut arrivée à une certaine distance, elle s'arrêta et détacha quelques frégates de reconnaissance qui vinrent sonder le terrain et examiner notre position. Le contre-amiral Bruies qui commandait la nôtre, à l'approche de l'ennemi, s'était embossé et se préparait à se battre, ne doutant pas qu'il ne fût bientôt attaqué.

On a prétendu que plusieurs officiers de marine très expérimentés lui observèrent que notre position n'était pas avantageuse, que les vaisseaux étaient trop éloignés les uns des autres, et laissaient derrière eux une trop grande distance pour qu'un vaisseau un peu léger, tels qu'étaient ceux des Anglais, ne pût y passer fort aisément, et conseillèrent même de mettre à la voile pour livrer le combat, mais que le contre-amiral, soit par amour-propre, soit qu'il eût réellement confiance dans ses dispositions, ne fit aucun cas de leurs représentations et ne voulut point changer l'ordre de bataille qu'il avait donné.

(1) Cf. *Courrier d'Égypte*, n° 2 ; *Revue d'Égypte*, avril 1895, p. 148 ; juin 1896, p. 45 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 243, 389 ; MARTIN, I, p. 211 ; *Histoire scientifique*, III, p. 271 ; DOUIN, *La flotte de Bonaparte sur les côtes d'Égypte*, *Mémoires de la société royale de géographie d'Égypte*, vol. III.

Cependant l'Anglais, bien instruit de notre position s'avança au nombre de quatorze vaisseaux et quelques frégates et, passant fièrement devant les murs d'Alexandrie, vint se donner en spectacle à la ville, semblant vouloir annoncer le triomphe qu'il allait remporter, puis cingla avec rapidité du côté de notre escadre à laquelle il fut présenter le combat.

C'était le 14 thermidor de l'an VI (1^{er} août 1798) ; il pouvait être environ six heures du soir lorsque le feu commença et il dura sans interruption jusqu'au lendemain à quatre heures du matin. Jamais, depuis la bataille d'Actium, il ne s'était livré un si rude combat dans cette mer. Les forces étaient égales de part et d'autre, nous avions seulement l'avantage d'un vaisseau à trois ponts sur un de 84, avantage qui aurait pu être très important, si le contre-amiral Bruies eût voulu suivre les conseils qui lui furent donnés et ne pas laisser une si grande distance entre la terre et l'escadre. Aussi l'Anglais sut-il bien en profiter, car il attaqua nos vaisseaux les uns après les autres, de sorte que chacun en particulier eut à essuyer le feu de toute l'escadre anglaise qui, passant entre deux lâchait sa bordée, revenait par derrière en attaquer un autre et ainsi de suite les passait tous en revue sans qu'ils pussent se secourir mutuellement.

Nos vaisseaux ne restaient cependant pas oisifs ; ils se battaient en désespérés et l'on assure que l'*Orient*, ayant démâté quatre vaisseaux anglais, les avait forcés à amener, lorsque le feu ayant pris à sa Sainte-Barbe, le fit sauter en l'air. C'était le spectacle le plus horrible et le plus effrayant qu'il se pût voir. J'étais à Alexandrie sur une terrasse, d'où, malgré la distance de trois lieues qu'il y avait entre cette ville et lieu de la scène, je découvrais presque tout le combat à la faveur des coups de canon qui se suivaient de si près qu'ils ne semblaient ne faire qu'un. Lorsque l'*Orient* sauta, on distinguait en l'air les hommes à travers les flammes, les canons, les voiles et les cordages ; toute la rade était en feu ; et, dans

le moment de l'explosion, Alexandrie en fut éclairée (1). Ce malheureux événement entraîna la perte entière de l'escadre française. Les vaisseaux anglais qui avaient déjà amené reprirent courage et tous, se voyant débarrassés de celui qui les inquiétait le plus, réunirent tous leurs efforts contre les autres et les eurent bientôt mis hors de combat, excepté trois qui, après l'explosion de l'*Orient*, avaient appareillé et gagné le large. Ce furent les seuls qui échappèrent : tout le reste périt. Quelques-uns furent coulés à fond ainsi que plusieurs frégates.

Les Anglais, de leur côté, n'avaient pas moins éprouvé de dommages que nous. La plupart de leurs vaisseaux furent démâtés et mis hors de combat et plusieurs furent si maltraités qu'ils se virent forcés de les brûler avec ceux des nôtres qui n'étaient pas réparables. On compte qu'il périt dans ce combat environ dix mille hommes, dont six mille de notre côté et quatre mille de celui des Anglais (2).

Le contre-amiral Bruies, dès le commencement du combat, avait eu les deux jambes emportées d'un coup de canon, mais l'on assure qu'après cet accident, il s'était fait mettre sur le pont et commandait avec un sang-froid digne d'un meilleur sort et qu'il ne voulut pas même se faire mettre à terre ni passer sur un autre bord, lorsqu'il vit son vaisseau prêt à sauter. L'amiral Nelson, qui commandait l'escadre anglaise, reçut aussi plusieurs blessures très dangereuses, dont il mourut très peu de temps après

(1) Il existe un certain nombre de relations de témoins d'Alexandrie ou de Rosette (GALLAND, *Tableau*, I, p. 35 ; MARTIN, I, p. 217 ; *Histoire scientifique*, III, p. 292 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 420-421 ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 275, 358 ; *Journal de Bricard*, p. 321 ; *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 12-13 ; *Notes du général Morand, Revue d'Égypte*, juillet 1895, p. 148).

(2) Les pertes françaises furent de 1700 tués, 1500 blessés et de 3000 prisonniers. Grandjean exagère les pertes anglaises, qui atteignirent 218 morts et 677 blessés (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 419-420 ; RYME, p. 61).

à Naples (1). Des deux côtés l'on se battit avec un acharnement incroyable ; et il n'est pas de doute que notre escadre n'eût remporté la victoire si elle se fût battue à la voile, ou eût été mieux embossée. Aucun vaisseau ne se rendit tant qu'il resta un homme sur pied. Il y eut un capitaine nommé Petit-Hoars, qui se battait encore à huit heures du matin, quoique tout mutilé de sa personne et son vaisseau rasé. Il ne voulut jamais se rendre et l'ennemi ne l'eut en son pouvoir que lorsqu'il eut expiré (2).

L'espoir de tous les Français en Égypte était fondé sur le succès de cette bataille. L'escadre détruite renversait les beaux projets du Gouvernement, attirait tous les esprits et ne présageait que les plus grands malheurs aux infortunés que leur sort avait conduits dans ce pays. En effet, quelle ressource restait-il au Gouvernement après une semblable défaite ? Avait-il une seconde escadre pour se hâter de tomber sur l'Anglais pendant qu'il était encore affaibli par sa victoire ? Pour approvisionner Malthe qui était à la veille de manquer de vivres, pour maintenir le commerce dans sa vigueur et procurer aux provinces méridionales de la France les trésors de l'Égypte qui les rendaient si florissantes avant cette expédition, enfin pour se conserver dans ses nouvelles conquêtes. Il devait au contraire s'attendre à se les voir enlever promptement. Aussi Malthe, un an après, a-t-il succombé par la famine.

(1) Il est assez singulier que le bruit de la mort de Nelson ait couru à ce moment. Peut-être est-ce un écho déformé de l'information suivante, recueillie dans l'*Histoire scientifique* (III, p. 286) : « Atteint par un éclat de bois, Nelson lui-même se crut perdu, et fit appeler son chapelain. Les chirurgiens le rassurèrent, on pensa la blessure qui était peu dangereuse, et l'amiral put retourner à son poste. »

(2) L'héroïsme du *Tonnant*, commandé par Dupetit-Thouars, est célèbre (*Histoire scientifique*, III, p. 293-294 ; MARTIN, I, p. 217 ; GALLAND, *Tableau*, I, p. 37 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 412 ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 283-284).

L'Égypte s'est maintenue plus longtemps et a conservé le pavillon français pendant trois ans révolus ; mais au moment où j'écris, cette belle conquête se voit réduite à la seule ville d'Alexandrie ; encore, si l'on peut en croire les apparences, travaille-t-on à la capitulation. Cette superbe armée qui en fait la conquête, au nombre de quarante-cinq mille hommes (1), tous couverts des lauriers d'Italie, se voit réduite après trois ans et quelques jours à quatre mille hommes bloqués dans les murs d'Alexandrie, la plupart estropiés.

Si le Gouvernement français a conservé l'Égypte aussi longtemps, il n'en doit l'honneur qu'à la brave armée qui l'a conquise et qui s'est sacrifiée jusqu'au dernier plutôt que de l'abandonner. Tant qu'elle a eu de bons généraux, elle a vaincu, n'importe le nombre et la qualité de ses ennemis. Mais enfin le temps détruit tout ; épuisée par tant de combats qu'elle a eu à soutenir contre les armées du Grand-Seigneur, les Mamelouks, les Arabes, les Syriens, les Meckains, les Sipayes, et les Turcs de l'intérieur, par les insurrections qui ont eu lieu dans la ville du Kaire et la plupart des villages de l'Égypte, par les égorgements d'un grand nombre de détachements qui escortaient des convois par le Nil, enfin par les maladies contagieuses, elle s'est vue réduite à un si petit nombre que pour la première fois elle a été obligée de céder. Et c'est une armée combinée des trois parties du monde qu'elle a vaincue, qui se fait gloire de sa

(1) Ce chiffre est excessif ; voir : *Histoire scientifique*, III, p. 46 ; MARTIN, I, p. 203-204 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 512, 523-524 ; II, p. 614 et suiv. ; VILLEBOIS-MAREUIL, *Centenaire de l'expédition d'Égypte, Correspondant*, juillet 1898, p. 228.

Par contre le chiffre donné pour la garnison d'Alexandrie avant la capitulation, est au-dessous de la vérité : « A l'époque du 14 fructidor (1^{er} septembre 1801), la garnison comptait encore 7362 officiers et soldats présents sous les armes ; le nombre des malades s'élevait alors à 1737 » (RIGAULT, *Le général Abdallah Menou*, p. 352, 374).

défaite, car elle s'est vue attaquée au même moment et de tous côtés à la fois par une armée anglaise et turque, une armée syrienne et une armée de Mamelouks et d'Arabes. Mais je m'aperçois que j'anticipe sur les événements et qu'à peine suis-je arrivé à Alexandrie que je voudrais en sortir ; il me reste cependant encore de grandes choses à raconter. Reprenons le fil de mon journal.

Après la défaite de notre escadre, les Anglais établirent une croisière entre Alexandrie et Rozette et empêchèrent que nous pussions dorénavant faire nos convois par mer, comme nous avions fait précédemment, ce qui nous gêna beaucoup. Il fallut établir des caravanes par terre, se procurer des chameaux avec beaucoup de difficulté, les faire escorter par de forts détachements et transporter en vingt voyages ce que l'on aurait fait dans un seul sur mer ; et souvent il arrivait que ces convois étaient pillés et les détachements égorgés, comme je l'ai déjà raconté plus haut. Cependant, avec du temps, de la patience et de l'argent, on en vint à bout. Ces caravanes n'allaient que d'Alexandrie à Rozette : elles partaient le soir, marchaient la nuit et le jour, et arrivaient le surlendemain dans la matinée ; là, les effets s'embarquaient sur le Nil et remontaient jusqu'au Kaire où s'était fixé le quartier général, ainsi que les chefs de toutes les administrations. J'expédiai de cette manière une grande partie des effets que j'avais débarqués et profitai de ces occasions pour faire passer à mon ami quelques bouteilles de bon vin dont il ne se trouvait pas au Kaire, ce qui lui fit grand plaisir et contribua beaucoup à son entier rétablissement.

Si j'avais beaucoup d'embarras à Alexandrie, il n'en avait pas moins au Kaire, car il fut obligé de former un magasin peu de jours après qu'il y fut établi. Les employés que j'avais envoyés à sa suite le tinrent sous son nom. Il était d'abord très peu de chose, mais ensuite, Bonaparte ayant voulu faire habiller toute l'armée, il le devint beaucoup, de sorte que je recevais tous les jours

lettres sur lettres qui pressaient de plus en plus mon départ. Enfin mes affaires étant finies, je fis la remise de mon service, qui était réduit à très peu de choses, à un garde-magasin que m'avait envoyé l'agent en chef, qui l'avait chargé du service de la place d'Alexandrie aussitôt que je l'aurais quitté.

Je partis de cette ville le 3 vendémiaire an VII (24 septembre 1798), à 4 heures du soir. J'étais accompagné du citoyen Paul, directeur de comptabilité de mon administration, le seul homme instruit que j'y aie trouvé. Comme il était venu avec le convoi de Civita Vecchia, je n'avais pu faire sa connaissance qu'à Alexandrie : il me rendit de très grands services dans cette ville pendant le temps que j'y restai. Dans la réorganisation qui s'y était faite, il avait été nommé garde-magasin, mais, cette place ne lui convenant pas sous différents rapports il m'en témoigna quelque chose ; sur quoi, je lui offris celle de directeur de comptabilité, lui faisant entrevoir que j'étais assez bien avec l'agent en chef pour la lui obtenir. Il en fut très satisfait et m'en remercia. J'étais d'autant plus autorisé à lui faire cette offre que celui qui y avait été nommé dès la première organisation, était resté à Marseille pour surveiller quelques parties du service qui étaient restées en arrière. Il devait venir nous rejoindre par un second convoi, qui devait avoir lieu peu de temps après. Mais la perte de notre escadre ne nous laissait aucune espérance de le revoir. C'est pourquoi j'en écrivis à mon ami, et sur le rapport avantageux que je lui fis du citoyen Paul, il ne me désapprouva point et le nomma directeur de comptabilité. Nous partîmes donc ensemble pour le Kaire avec deux domestiques français que j'avais pris à Alexandrie, dont un pour mon ami, qui avait perdu le sien, et l'autre pour moi. Nous fîmes la route jusqu'à Rozette sur des ânes, qui est la monture ordinaire des gens du pays, et arrivâmes sans accident dans cette ville le second jour au matin. Nous n'avions point rencontré d'Arabes dans notre voyage ;

mais comme on est obligé de suivre le rivage de la mer pendant plusieurs lieues du côté d'Aboukir, nous trouvâmes sur notre chemin une quantité de cadavres que la mer avait rejetés sur le rivage après la bataille. Heureusement que c'était la nuit et que l'on distinguait peu les objets, car cela nous aurait fait horreur.

ROZETTE. SA SITUATION, SON COMMERCE, SES JARDINS
ET LA MANIÈRE DONT ILS SONT ARROSÉS. L'ÎLE DE FARCHI.

La ville de Rozette, où nous arrivâmes sur les huit heures du matin, est une des plus agréables de l'Égypte par sa situation ; le Nil qui y passe la rend commerçante et en fertilise les campagnes qui sont aux environs. Elle a un port qui est des plus commodes et qui ne diffère en rien des plus beaux et des plus marchands des villes de France que traversent des rivières un peu fortes. Il est toujours rempli d'une prodigieuse quantité de barques qui y viennent décharger toutes les marchandises de l'Égypte, et d'une pareille quantité qui rechargent pour transporter par mer à Alexandrie celles qui doivent s'exporter en Europe. La mer n'en est éloignée que de demi-lieue et si le Bogase n'était pas si difficile à passer, on verrait beaucoup de bâtiments marchands venir charger directement à Rozette. Mais il en périt quelquefois, de sorte qu'ils ne s'y exposent pas souvent ; cependant lorsque les eaux sont fortes, il en remonte quelquefois jusqu'au Kaire, qui en est éloigné de quarante lieues.

Les jardins de Rozette surtout sont fort beaux et ont attiré mon attention (1) : aussi M. Savari, dans ses *Voyages en Égypte*, en fait-il une peinture très agréable ; il n'en

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 258 ; SIMON, p. 124 ; CHARLES-ROUX, *Bonaparte gouverneur d'Égypte*, p. 136 ; DÉHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 358.

ménage pas les belles descriptions et fait de ce séjour un paradis terrestre. Je n'ai pas eu l'avantage d'y rencontrer les beautés qu'il en a décrites, quoique cependant je n'ai pas manqué d'en chercher l'occasion deux ans après, lorsque je passai quelques mois dans cette ville ; mais ces beautés ne se montraient pas tous les jours, ou plutôt n'étaient qu'une belle fiction qui ne gisait que dans l'imagination prévenue de M. Savari. Quoi qu'il en soit, ces jardins rendent le séjour de Rozette délicieux, en comparaison des autres villes de l'Égypte. La quantité d'arbres fruitiers dont ils sont remplis y entretient une fraîcheur et y parfument l'air d'un mélange d'odeurs si agréables que lorsqu'on y est entré on serait tenté de n'en plus sortir. J'y ai passé plus d'une journée entière sans m'en apercevoir. Les arbres qui en font l'ornement et qui sont plantés çà et là et sans ordre sont des orangers qui portent à la fois fleurs, fruits verts et fruits mûrs ; des citronniers, des bananiers, des grenadiers et des dattiers, qui s'élèvent fort haut dans les airs, dans le genre de nos pins. La quantité de fruits que tous ces arbres produisent procure une très grande abondance, non seulement à Rozette, mais même à Alexandrie, où il s'en transportait une grande quantité par mer avant notre arrivée.

Dans chaque jardin se trouvent une ou plusieurs citernes suivant son étendue. Sur ces citernes sont établies des roues autour desquelles sont passées de grosses cordes qui descendent jusque dans l'eau ; à ces cordes sont attachés, de distance en distance et fort près les uns des autres, des pots de terre, qui, se remplissant d'eau, viennent se vider dans un grand bassin. Ces bassins se dégorgeant dans différents canaux qui conduisent l'eau par tout le jardin, quel que grand qu'il soit, sans que le jardinier ait besoin de se donner la moindre peine, si ce n'est pour diriger les canaux où il veut faire aller l'eau, ou les fermer lorsqu'il le juge à propos. C'est ordinairement un bœuf ou un buffle, ou un chameau,

qui fait tourner cette roue, et il est occupé à cet ouvrage depuis le matin jusqu'au soir. Cette manière d'arroser la terre répandue dans toute l'Égypte, et c'est presque la plus grande dépense et la principale occupation des cultivateurs.

Vis-à-vis de Rozette est l'île de Farchi, que forme le Nil. Elle peut avoir une lieue de tour sur un quart de large ; elle est d'un très grand rapport en toutes sortes de grains, quoique cependant peu peuplée, car je ne me rappelle pas d'y avoir vu plus de douze à quinze habitations ; mais la culture dans ce pays-là demande si peu de bras qu'un seul homme peut y travailler une plus grande quantité de terrain que ne seraient capables d'en cultiver dix dans nos climats.

L'intérieur de Rozette n'a rien de remarquable ; cette ville est bâtie à peu près dans le genre d'Alexandrie. Les maisons qui sont sur le quai en paraissent seulement mieux soignées. Elle est plus petite et beaucoup moins peuplée qu'Alexandrie, mais en général les habitants en sont plus affables et plus humains, quoique cependant il n'y ait que deux maisons européennes. Il y a dans cette ville quelques manufactures de toile de lin et de coton, dont elle ne laisse pas de faire un très gros débit. Il s'en fabrique aussi quelque peu dans les environs.

Nous ne nous reposâmes dans cette ville que quelques heures ; après quoi, ayant fait quelques provisions de bouches pour le voyage, nous entrâmes dans une djerme, — barque, — et fîmes voile pour le Kaire. La navigation du Nil est très agréable. On s'y sert de voiles comme sur mer, les vents y sont continuels et presque toujours les mêmes suivant la saison. Nous en fûmes cependant un peu contrariés, car nous demeurâmes plus de temps dans notre voyage que nous ne nous y étions attendus. En approchant du Kaire, ils nous manquèrent tout à fait, de sorte que pendant deux jours, nous forçâmes les gens de l'équipage à se jeter à terre et à tirer la barque de dessus le rivage pendant l'espace d'environ quatre à

cinq lieues qu'il nous restait à faire pour arriver. Ce qui nous avait fait prendre cette mesure était des coups de canon que nous avions entendus tirer à peu de distance de nous ; nous nous doutâmes que ce pouvait être quelques djerms qui étaient attaquées par les Arabes et craignîmes de nous trouver dans le même cas, si nous restions plus longtemps à la même place. Effectivement, lorsque nous fûmes arrivés à Boulac, nous apprîmes qu'il était parti la veille un convoi pour Damiette et qu'il avait été attaqué à très peu de distance de nous. Mais, comme à trois lieues de Boulac, le Nil se divise en deux branches qui conduisent, l'une à Rozette et l'autre à Damiette, et que c'était à l'entrée de cette dernière que le convoi avait été attaqué, nous ne pûmes pas le rencontrer, fort heureusement pour nous.

BOULAC. SA SITUATION. SON COMMERCE.

Après sept jours de navigation, nous arrivâmes à Boulac, qui est une petite ville située sur la rive droite du Nil et à un quart de lieue du Kaire. C'est l'entrepôt de toutes les marchandises qui viennent de la Haute-Égypte et d'une grande partie de celles du Kaire. Son port dans toutes les saisons, est toujours rempli de barques ; et c'est là où se fait le plus grand commerce de l'intérieur. Les habitants de la Haute-Égypte y conduisent toutes leurs denrées par le Nil, mais ne descendent jamais plus bas, de même que les barques qui viennent de Rozette ne montent jamais plus haut.

ARRIVÉE AU KAIRE. RÉUNIONS AVEC MON AMI. QUELLES FURENT MES PREMIÈRES OCCUPATIONS.

Lorsque nous eûmes quitté notre djerme, nous montâmes chacun sur un âne et nous fîmes conduire au Kaire ; nous y entrâmes sur les huit heures du matin. Il ne nous

fut pas difficile de trouver la demeure de l'agent en chef de l'habillement. Les premières personnes à qui nous nous adressâmes nous l'indiquèrent. Mon ami ne s'y trouvait pas, mais il ne tarda pas de paraître. Quel plaisir ce fut pour moi de le revoir, après tous les malheurs qu'il avait éprouvés ! Il n'en eut pas moins de me voir réuni à lui et m'en témoigna sa satisfaction. Il était tout à fait rétabli, mais je le trouvai bien changé. Il avait perdu tout son embonpoint et son gros ventre s'était entièrement fondu. Il avait eu beaucoup d'embarras depuis qu'il était au Kaire, et, quoique malade, il ne lui avait pas été possible de prendre un moment de repos. Bonaparte lui ayant demandé un projet d'habillement pour l'armée, il avait été obligé d'y travailler : son projet ayant été adopté, il fallut le mettre à exécution et se procurer les matières. Tout cela fut fait avec tant de précipitation que lorsque j'arrivai, la moitié de l'armée avait déjà reçu les étoffes nécessaires pour son habillement. Enfin ma présence allait le soulager un peu dans ses occupations, du moins j'allai me mettre à la tête de mon service qu'il avait géré dans mon absence et qui ne lui avait pas donné moins d'embarras que ses propres affaires, d'autant plus, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y avait personne dans l'administration dans le cas de le seconder. Je lui présentai le citoyen Paul qu'il connaissait très peu. Il le reçut parfaitement bien, lui fit donner une chambre dans la maison et lui annonça beaucoup d'ouvrage lorsqu'il serait un peu reposé.

Le premier jour, nous ne nous occupâmes que de nos affaires particulières. Mon ami me raconta tout ce qu'il avait fait depuis notre séparation, tout ce qu'il pouvait faire, et la faveur dans laquelle il était auprès du général Bonaparte et de l'ordonnateur en chef Sucy, faveur qui lui attirait même un peu de jalousie de la part de ses confrères, qui n'étaient pas à beaucoup près aussi favorisés que lui ; ils avaient souvent beaucoup de peine à obtenir des fonds et étaient toujours en avance, tandis

que lui n'en manquait jamais. Je lui rendis compte pareillement de mon côté des petites opérations que j'avais faites à Alexandrie, qui n'étaient rien en comparaison des siennes, mais qui dans un commencement de gestion ne laissaient pas que d'être importantes.

Après le dîner, il me mena faire un tour dans la ville, me fit remarquer ce qu'il y avait de plus curieux et me donna quelques instructions sur les usages des habitants, la manière de traiter les affaires avec eux par le moyen des interprètes et le danger qu'il pourrait y avoir de s'y fier sans réserve. Nous nous entretenmes ensuite de tout ce qui avait rapport à mon service, de la manière dont il l'avait géré jusqu'alors, du caractère de certains individus auxquels j'aurais affaire, et quelle conduite je devais tenir à leur égard, des différents fournisseurs avec lesquels il avait contracté des marchés et des diverses qualités d'étoffes qu'ils devaient me verser ; enfin il m'instruisit de tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir pour entrer en exercice. Il me déclara encore que j'aurais beaucoup à travailler, car toutes mes écritures étaient en arrière ; il ne s'en était nullement mêlé ; il s'était contenté de faire prendre des notes et des dates exactes sur tout ce qui avait été fait depuis le commencement jusqu'à mon arrivée. Ce fut ainsi que se passa la première journée de notre réunion.

Le lendemain matin, l'agent en chef me remit tous les papiers qui étaient relatifs à mon service et se déchargea tout à fait de cette besogne. Je descendis au magasin qui était au rez-de-chaussée dans la même maison. J'y trouvai tous mes employés occupés chacun de leur côté : je leur annonçai que dès ce moment je devenais leur collaborateur, les remerciai du zèle qu'ils avaient apporté à leur devoir, d'après le récit satisfaisant que m'en avait fait l'agent en chef, et les engageai à continuer toujours de la même manière. Mon premier aide vint ensuite me rendre compte de tout ce qui se faisait habituellement dans le magasin, de l'emploi auquel chacun était livré,

des recettes et des distributions journalières, et me mit entre les mains les carnets où il avait noté tout ce qui s'était fait depuis l'établissement du magasin ; il me fit connaître aussi quels étaient les corps de l'armée qui avaient le plus ou le moins reçu d'étoffes pour leur habillement, et ceux en faveur desquels il y avait des ordres particuliers du général en chef, ou de l'ordonnateur en chef. Enfin je pris des renseignements sur tout ce que j'avais besoin et, en peu de temps, je fus instruit comme si j'avais géré moi-même depuis le commencement.

La maison que nous occupions était un peu étroite ; tous les employés attachés à l'agence et au magasin y étaient logés et mangeaient avec nous. Jusqu'à mon arrivée il n'avait pas été possible de faire différemment, l'agent en chef ayant eu besoin d'avoir tout sous les yeux ; mais, dès que je pris mon service, les mêmes raisons n'existaient plus. C'est pourquoi il me témoigna le désir qu'il aurait de voir le magasin général s'établir dans une autre maison, dans laquelle logeraient et mangeraient ensemble tous les employés qui en faisaient partie, ne désirant garder avec lui que ceux attachés à ses bureaux ; il ajouta que cela le gênait d'autant plus qu'il ne pouvait recevoir personne à cause de la quantité de monde qu'il avait tous les jours à sa table ; que, quant à moi, il n'entendait pas que je mangeasse ni ne logeasse ailleurs qu'avec lui. J'entrai parfaitement dans toutes ses raisons et m'occupai de suite à chercher un autre local. Je ne tardai pas à en trouver un, tel à peu près que je pouvais le désirer ; c'était la maison d'un Mamelouk. Elle avait une vaste cour en avant, de grands et superbes magasins tout autour et des appartements plus qu'il ne m'en fallait dans le haut ; mais elle était située dans le centre de la ville et à près de demi-lieue de la Place Elbekié (1), où était celle de l'agent en chef. Je sentais que cela me

(1) Toujours écrit ainsi, au lieu d'Ezbekié.

générait beaucoup, mais n'en ayant pas trouvé de plus près, j'en fis la demande et l'obtins.

Il fit transporter dans cette maison tous les effets et matières que j'avais dans celle de l'agence. Plusieurs chameaux furent occupés à ce transport pendant quelques jours. J'établis mes magasins dans le bas et mes bureaux dans le haut ; je me réservai seulement une chambre attenante aux bureaux, dans laquelle je travaillais et distribuai le reste de la maison entre mes employés. Dès que j'y fus installé, je m'occupai sérieusement de mettre mes écritures à jour. Pour me faciliter dans ce travail, je commençai par faire faire des imprimés de procès-verbaux, ce qui m'évita de grandes écritures, car chaque recette qui s'était faite exigeait un procès-verbal dont il fallait faire cinq expéditions. Je chargeai un de mes aides de mon grand livre, mais dont il s'acquitta si mal qu'après l'avoir recommencé plusieurs fois, je me vis forcé de le refaire moi-même quelque temps après.

Cependant la grande distance qu'il y avait de la maison de mon ami à la mienne me faisait perdre un temps considérable. Je quittais le travail à trois heures et demie pour être rendu à quatre heures au dîner ; et ne retournais au magasin que le lendemain sur les huit heures. J'aurais pu m'y rendre plus matin, mais il n'aurait peut-être pas été prudent. J'avais presque toute la ville à traverser, et souvent par des rues détournées, où il ne passait que très peu de monde. C'est pourquoi je n'étais pas fâché d'attendre que les Français y fussent un peu répandus, car je n'avais pas encore toute la confiance possible dans la bonne foi des Turcs et l'insurrection qui arriva quelques jours après me prouva que je n'avais pas tort. Ces différentes raisons m'engagèrent à acheter un cheval. Je le fis d'abord par besoin, puis par ton, et dans la suite par passion, qui devint si forte qu'il m'aurait été impossible de m'en passer sans m'exposer à tomber malade. Je ne jouis pas longtemps du premier que j'achetai ; une malheureuse perquisition me l'enleva.

Bonaparte en arrivant au Kaire, avait pris un arrêté (1) par lequel il défendait à tout employé quelconque et tous autres individus attachés à l'armée d'acheter des chevaux ; il en accordait seulement un aux agents de chaque service ainsi qu'aux commissaires des guerres, quoique la loi leur en passât trois à chacun. Mais l'on s'attendait bien que cet arrêté ne serait pas suivi. Il n'y eut pas un individu qui, ayant quelques moyens, ne s'empressât d'en acheter. Cependant ils ne furent pas longtemps à s'en repentir, car Bonaparte, qui n'aimait pas voir enfreindre ainsi ses arrêtés, les laissa faire d'abord, mais un jour, d'après des ordres secrets qu'il avait donnés, tous les chevaux des particuliers furent saisis et conduits sur la place. Là, ceux qui avaient droit d'en avoir d'après l'arrêté, allaient le réclamer ; on leur en rendait un, et, s'il en avait plusieurs, les autres subissaient le même sort que ceux des personnes qui n'y avaient aucun droit. Tous étaient confisqués. Cependant, par la suite, quelques-uns ont reçu un dédommagement de cent vingt livres par cheval, qui en avait coûté de trois à cinq cents, mais moi, je n'ai jamais rien reçu, en ayant été instruit trop tard.

Cette perte me procura l'occasion de voir et parler à Bonaparte que je ne connaissais pas encore. J'allai lui exposer que n'étant pas au Kaire, lorsqu'il avait fait son arrêté, je présumais qu'il m'avait oublié, et que lorsque j'avais fait l'acquisition d'un cheval, je croyais y être autorisé par ma place. Je le priai avec instance de vouloir me donner un ordre pour me le faire rendre. Bonaparte, après m'avoir demandé qui j'étais, me dit qu'il en était bien fâché par rapport à moi, mais qu'il ne révoquerait pas les ordres qu'il avait donnés et que tout ce qu'il pourrait faire serait de me comprendre dans quelque

(1) Voir le texte de l'ordre du jour, daté du 26 juillet 1798 ;
DE LA JONQUIÈRE, II, p. 295-296.

temps sur un nouvel arrêté qu'il ferait. Je ne pus lui répliquer, car il me tourna le dos subitement. Je regagnai donc ma demeure pas plus avancé que ceux qui n'avaient fait aucune démarche. Je laissai s'écouler quelques mois, en suite de quoi j'en achetai un autre et en ai toujours conservé depuis.

Je travaillais avec beaucoup d'ardeur dans mon nouvel établissement, mais mon ouvrage était si arriéré et il fallait le prendre de si haut que je n'avançais guère. Cependant, ayant extrêmement à cœur de me voir à jour, et comme je perdais le temps le plus précieux pour le travail qui était le matin, je résolus d'y remédier en allant coucher tous les soirs dans mon magasin jusqu'à ce que je me visse au courant de mes affaires.

INSURRECTION DU KAIRE (1).

Ce projet était sage, mais ne put avoir son exécution longtemps, car le lendemain de la première nuit que j'y couchai, sur les six à sept heures du matin, j'entendis tirer des coups de canon et crus pareillement distinguer une fusillade. Cela m'inquiéta d'autant plus que nous n'avions point d'hommes dans les environs. J'envoyai un de mes employés dans la ville pour savoir ce que ce pouvait être ; mais, à peine était-il sorti que je le vis rentrer avec précipitation. Il m'apprit que la ville était insurgée, qu'il venait de rencontrer un soldat courant à la caserne, qui lui avait dit en passant que de tous côtés les Turcs s'étaient armés et massacraient tous les Français qu'ils rencontraient dans les rues et qu'il lui avait conseillé de ne pas aller plus loin parce qu'il y avait des rassemblements tout près, qu'il n'avait pu en savoir

(1) Cette insurrection eut lieu le 21 octobre 1798 (*Histoire scientifique*, IV, p. 154 ; MARTIN, I, p. 253 ; *Revue d'Égypte*, septembre 1895, p. 203 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 271).

davantage, mais que dans le peu de chemin qu'il avait fait, il avait remarqué que toutes les boutiques étaient fermées et que la consternation paraissait régner partout.

Cette nouvelle n'était rien moins que satisfaisante et ma situation des plus critiques. Je me trouvais dans le centre de la ville et dans un quartier où il n'y avait aucun Français. Il fallait traverser au moins sept à huit rues avant que d'arriver à la première caserne. Il était possible qu'en se hasardant de s'y rendre, l'on tombât entre les mains des rebelles, car nous ignorions encore de quel côté était le danger. D'un autre côté, pouvais-je abandonner un magasin militaire dont j'étais responsable sur les premiers bruits d'une émeute qui pouvait être apaisée en peu de temps ?

Pendant que je roulais ces idées dans ma tête et que je réfléchissais au parti que j'avais à prendre, on vint me dire que la garde que j'avais à la principale porte d'entrée venait de se retirer sans avoir été relevée. Je fus surpris de cette conduite, mais je présamai qu'elle en avait reçu l'ordre ; au surplus, quatre hommes et un caporal n'étaient pas dans le cas de m'être d'un grand secours. Je pris donc mon parti : je fis fermer et barricader soigneusement les portes en dedans. Je recommandai à chacun de se mettre sur un état de défense et de tenir leurs armes prêtes en cas d'attaque. J'en fis autant de mon côté ; ensuite nous nous rendîmes dans les appartements qui donnaient sur la rue au-dessus de la porte d'entrée, afin d'être à même de pouvoir découvrir de ce lieu les mouvements des rebelles en cas qu'ils tournassent leurs pas de notre côté. Il vint dans l'idée à l'un de mes employés de garnir cet endroit de pierres pour remplacer les munitions dont nous n'étions pas pourvus abondamment, si nous venions à en avoir besoin. Mon intention, en prenant ces mesures, était plutôt pour donner le temps à quelque secours d'arriver, que dans l'espérance, moi huitième, de pouvoir repousser les efforts de toute une populace soulevée : j'espérais que

si le danger devenait imminent pour moi, le commandant de la place ne manquerait pas de me secourir. J'ignorais qu'il avait été l'une des premières victimes des révoltés.

Je restai ainsi dans des craintes continuelles toute la matinée, sans cependant apercevoir aucun mouvement dans mon quartier. Il y régnait au contraire un silence qui approchait plutôt de l'horreur que de la tranquillité et qui était en quelque façon plus inquiétant que rassurant. Sur le midi, j'appris que le foyer de la révolte était du côté de la grande mosquée, qui s'étendait, à la vérité, dans tous les quartiers adjacents, mais qui étaient très éloignés du mien, que les Turcs s'étaient levés en masse et qu'ils s'étaient barricadés dans les rues. Toutes les troupes françaises qui étaient au Kaire furent mises sur pied, mais ne formaient guère plus de cinq à six mille hommes, tout le reste était occupé à la poursuite des Mameloucs et à achever la conquête du pays. Elles furent envoyées contre les rebelles, mais n'y brillèrent pas. Il en périt un grand nombre qui, se trouvant engagés dans des rues étroites, se virent attaqués de tous côtés et criblés en même temps de balles et de pierres qu'on leur jetait des fenêtres et des terrasses de chaque maison où s'étaient retranchés les révoltés, sans qu'ils pussent riposter, ne voyant personne. La cavalerie surtout souffrit beaucoup ; il y eut des détachements entiers qui y restèrent. Il était impossible de conduire du canon dans des rues si étroites. On se contenta de les cerner et de leur ôter toute communication avec les autres quartiers de la ville, qui étaient restés tranquilles ou plutôt qui avaient été apaisés, car j'ai su après que toute la ville y avait pris part. De la citadelle on les bombardait ferme. C'était la seule manière dont on pouvait les attaquer, car il était trop dangereux d'y envoyer des troupes, d'autant plus qu'elles n'y pouvaient rien faire.

Ces nouvelles me tranquillisèrent : il y avait toute apparence que la révolte ne s'étendrait pas jusque dans mon quartier et que, par ce moyen, mon magasin ne

serait point attaqué. Malgré cela, je n'étais pas tranquille, j'aurais voulu être sur la Place Elbekié réuni à l'agent en chef. Je formai l'imprudente résolution de m'y rendre ; je dis : imprudente, car j'avais toute la ville à traverser et il était difficile que je ne rencontraisse pas quelques insurgés qui auraient pu me faire un mauvais parti. Je fus cependant assez heureux pour ne rencontrer personne. Mes employés firent ce qu'ils purent pour m'empêcher d'exécuter ce projet, mais quand ils virent que j'y étais bien résolu, il s'en trouva quatre qui voulurent absolument m'accompagner ; je les remerciai et acceptai leur offre. Armés chacun d'une carabine et d'un sabre, nous traversâmes tranquillement toute la ville et arrivâmes à la Place Elbekié sans avoir presque rencontré un Turc dans notre chemin : il est vrai que nous avons eu soin de passer dans les rues les plus détournées et les moins fréquentées.

Je trouvai mon ami qui était fort en peine de moi, et qui eut grand plaisir de me voir arriver. Il avait aussi couru de grands dangers ; le matin, n'ayant point connaissance de ce qu'il se passait, il venait à mon magasin me communiquer quelque affaire de service. Lorsqu'il fut à moitié chemin, il aperçut des attroupements de Turcs armés, il vit même tuer un Français à peu de distance de lui ; il jugea alors qu'il était prudent de s'en retourner. Mais à peine eut-il fait quelques pas que, sans un officier qui était derrière lui, il aurait été assassiné. Les révoltés s'étaient rapprochés d'eux et les seraient de près et, comme il était à cheval et qu'il représentait bien, c'était principalement à lui à qui on en voulait ; il y en eut un qui s'approchait de lui avec un grand bâton qu'il avait déjà levé pour le frapper à la tête, lorsque l'officier dont je viens de parler se jeta sur le Turc à coup de sabre et détourna ainsi le coup fatal qui menaçait mon ami. Ils gagnèrent ensuite des jambes au grand galop jusque chez eux ; on leur tira quelques coups de fusil, mais aucun ne les atteignit.

Comme il était l'heure du dîner, je fis rester avec nous les quatre employés, qui avaient eu la générosité de m'accompagner. Après quoi, ils retournèrent au magasin aussi tranquillement qu'ils en étaient venus. Cependant, ce n'était pas fini, car le parti des rebelles s'était augmenté considérablement dans le quartier de la grande mosquée. Bonaparte avait eu soin de faire monter de l'artillerie sur toutes les hauteurs qui dominent le Kaire, d'où l'on faisait un feu terrible sur ce quartier, ainsi que de la citadelle, comme je l'ai déjà dit. D'un autre côté, l'on découvrit dans la campagne des nuées d'Arabes qui s'avançaient sur le Kaire pour seconder et soutenir les insurgés et plutôt encore dans l'intention de profiter de nos dépouilles. Le général en chef envoya des troupes contre eux et les força bientôt d'abandonner leurs entreprises et de retourner s'enfoncer dans leurs déserts ; ils ne firent que se montrer.

A part le quartier dont j'ai parlé ci-dessus, toute la ville était rentrée dans l'ordre dès le second jour, mais ce ne fut que le quatrième que l'on força les insurgés dans leur retranchement. On était parvenu à placer quelques pièces d'artillerie dans toutes les issues par où ils pouvaient sortir, ensuite on fit monter des troupes par dessus les terrasses qui arrivèrent jusqu'à eux. Elles y jetèrent une si grande épouvante qu'ils ne songèrent plus à se défendre et ne cherchèrent qu'à se sauver. Mais de quel côté qu'ils se tournassent, ils tombaient entre les mains de nos troupes qui en firent un massacre horrible et en laissèrent très peu échapper.

Cette insurrection, qui arriva le 30 vendémiaire an VII (22 octobre 1798), coûta la vie à beaucoup de monde. Nous y perdîmes environ 800 hommes. Le général de brigade Dupuis, qui commandait alors la ville, y fut tué le premier jour et mourut percé de plusieurs coups de lance. Le citoyen Sulkoski, officier rempli de mérite, aide de camp du général Bonaparte, y périt aussi victime de son dévouement. Ce général l'avait envoyé à

la découverte en dehors de la ville, mais ayant rencontré des rassemblements nombreux de Turcs armés et tous les chemins barrés, il ne put aller jusqu'où lui avait ordonné Bonaparte. La petite escorte qu'il avait n'était pas dans le cas de résister à un si grand nombre de gens armés. Il prit donc le parti de venir en rendre compte à son général, mais celui-ci qui voulait avoir des renseignements sur ce qu'il se passait au dehors, le reçut fort mal et parut soupçonner sa bravoure. Il allait charger quelqu'autre de cette entreprise, lorsque Sulkoski, qui s'en aperçut, lui dit qu'il ne croyait pas qu'un autre pût exécuter ce que la prudence lui avait montré impraticable, mais que puisqu'il paraissait en douter, il allait une seconde fois tenter l'entreprise. Il augmenta son escorte de quelques dragons et partit : mais ne revint pas ni aucun de ceux qui l'accompagnaient (1). L'on ne put savoir au juste la quantité de Turcs qui périrent dans cette révolte, mais ce n'était que le plus bas peuple ; les principaux s'étaient tenus à l'abri, quoique les moteurs de l'insurrection. Aussi ils n'en furent pas quittes. Bonaparte sut bien les connaître. Il en fit arrêter un grand nombre à qui il fit couper la tête.

Ainsi finit cette affaire qui aurait pu avoir les suites les plus dangereuses pour tous les Français qui se trouvaient au Kaire, si elle eût été bien conduite et si les chefs n'eussent pas craint de se mettre à leur tête ; mais il n'y en avait aucun, et les insurgés étaient très mal armés : la plupart n'avaient que de grands bâtons d'un bois dur, avec lesquels cependant ils assommaient fort

(1) Cet incident n'est mentionné par aucune des autres relations de la mort de Sulkowski (*Histoire scientifique*, VI, p. 172-173 ; MARTIN, I, p. 256 ; MIOT, p. 90 ; GALLAND, *Tableau*, I, p. 68 ; SIMON, p. 219, 230, 245 ; *Revue d'Égypte*, août 1895, p. 149 ; *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1887, p. 89 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 281 ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 348 ; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. XXXVI-XXXIX, XLI-XLIV, et pl. à p. 64).

bien un homme, mais il fallait qu'ils en fussent fort près. D'autres avaient de mauvais fusils, d'autres des sabres, d'autres des lances, mais ils n'avaient point de canon et à peine en connaissaient l'usage. Nous avions un grand avantage sur eux de ce côté-là lorsque nous pûmes nous en servir. Enfin la mort de tous les principaux chefs ramena l'ordre et la tranquillité, mais ce fut une bonne leçon pour l'avenir.

Bonaparte s'occupa sur-le-champ de faire construire des forts sur toutes les hauteurs qui dominaient la ville, d'où il aurait pu parfaitement la brûler au moindre mouvement qu'elle aurait fait. Il réunit ensuite sur la Place Elbekié et aux environs tous les Français, qui, auparavant, étaient dispersés dans la ville. Les magasins militaires surtout, reçurent ordre les premiers de s'y rendre. Les logements y étaient extrêmement rares : tous les généraux s'y étaient logés et y occupaient de grandes et belles maisons qu'ils ne se souciaient pas de partager avec personne, de sorte qu'il fut très difficile de s'en procurer. Cependant j'en trouvai une ; mais elle n'était point assez commode pour en faire un magasin général. L'agent en chef s'en servit pour y placer un atelier de casquettes qu'il avait formé dès le commencement et je fus m'établir dans sa maison comme précédemment. Nous y fûmes un peu gênés dans les commencements, mais par la suite, j'obtins encore la maison qui y était attenante. Elle était petite, peu commode et en grande partie ruinée. Elle avait été occupée par une compagnie de canonniers qui n'y avaient rien laissé en état ; ce fut le délabrement dans lequel je la trouvai qui fit que personne ne s'en soucia. Elle me fut cependant d'une grande ressource : j'y logeai la plus grande partie de mes employés et y établis mon magasin de casernement dont je venais encore d'être chargé depuis quelques jours, mais qui était peu important.

(à suivre.)

LA FELLAHA ET L'ÉTRANGER.

La hutte de mes parents est comme toutes les huttes du village, le village comme tous ceux de chez nous : toits de maïs et murs de boue ; et je serais comme toute fellaha de mon âge . . .

Mais surplombant le village, il y a une maison de pierre, comme une montagne ; si haute que, enfant, je devais renverser la tête — et manquais toujours de m'étrangler — pour la voir toute d'un seul coup.

De la maison, je ne sais pas plus que d'une montagne qu'on a toujours vue devant soi ; de la maison à tant d'étages, je ne sais qu'un mur nu, lisse et sans lézarde ; et tout en haut du mur il y a une cassure nette en forme de fenêtre.

. . . Je ne sais que cette fenêtre où passe en éclair l'épervier et par où le soir la lune vient regarder.

La hutte de mes parents est comme toutes celles du village et je serais comme toute fellaha de mon âge si, un beau jour, je n'avais remarqué en haut de la montagne deux étrangers. Deux « francs ».

Là-haut, ils semblent un couple d'oiseaux voyageurs, tendant le cou de tous côtés. Cherchent-ils leur pays du haut de la montagne?

Elle a de grands cheveux noirs qui flottent et que le vent rabat sur son visage blanc.

Lui, je n'ose pas dire comme il me plaît ; son profil se découpe si net que je voudrais le suivre du bout du doigt : le front, le nez, la ligne de la bouche et le menton.

Belle étrangère, j'aimerais, de la montagne, regarder le village — reconnaitrais-je ma hutte? — j'aimerais me mettre à ta place, surtout quand il est près de toi et qu'il te prend par la taille pour t'empêcher d'avoir peur...

La hutte de mes parents est comme toutes les huttes du village et je serais comme toute fellaha de mon âge si je n'avais remarqué sur la montagne deux étrangers.

Depuis plusieurs jours je n'ai pas vu sa compagne. Partie ou malade? Quelque chose me dit que c'est « partie ».

Lui, chaque soir, vient à la terrasse, mais ses regards volent au loin sans jamais frôler le village.

Mon Dieu, il s'est enfin penché ; il a surpris que je l'épiais. Vite, je suis rentrée sous mon toit pour mieux le regarder entre les branches comme au travers de longs cils baissés.

Il revient chaque soir à l'heure où le soleil s'enfonce au désert ; son regard fouille les venelles et les cours du village jusqu'à ce qu'il ait, parmi la foule, retrouvé mon regard.

Ce soir, tandis qu'accroupie je peignais mes cheveux rudes, il s'est penché tant que, de peur, j'ai laissé glisser ma robe mal agrafée et je crois qu'il a vu mes seins.

Il a vu mes seins et je n'ai pas eu honte. J'étais fière de mes seins blancs. Etranger, cette nuit je tremble d'entendre ton appel. Je sens que, dès qu'il retentira, il me faudra quitter mon toit. Comment gravirai-je la montagne, moi qui ne connais que la plaine?

La hutte de mes parents est comme toutes celles de chez nous — toit de maïs et murs de boue — et je serais comme toute fellaha de mon âge — n'était là-haut cette fenêtre qui pour moi s'ouvre en plein ciel.

Jean LE GUEVEL.

Minia, mai 1936.

LES RICANEMENTS DE SATAN.

(CONTE.)

Le cheikh Zaidan bâilla et s'étira, puis s'étira et bâilla : ses yeux restés ouverts épiaient l'agonie de la pauvre mèche de sa lampe, qui gémissait de faiblesse et de fatigue, et dont la flamme était tremblottante, tels les derniers soubresauts d'un papillon près de mourir.

Il essaya de se retourner sur son lit, prenant appui, de son épaule droite, sur l'oreiller dur comme une pierre, pour tenter de soulever son épaule gauche. C'est ainsi qu'au village il se retournait sur la terre où il reposait, ainsi qu'en ville on se retourne sur sa couche lorsqu'une préoccupation imprévue vous étreint, ou qu'on est inopinément piqué par un moustique, ou bien qu'on est incommodé par la cuisante chaleur des nuits d'été.

Mais il ne fit pas comme il en avait l'habitude au village, ou comme on fait en ville. Il s'arrêta soudain au beau milieu de son mouvement : le bois de la banquette sur laquelle était étendue sa paillasse, venait de faire entendre un bruit désagréable, analogue au râle d'un moribond aux prises avec la souffrance. Ce fut pour lui un avertissement suffisant, qui lui remit en mémoire les pensées tumultueuses qui l'avaient assailli au moment où il prenait son dîner avant son retour à la maison, lorsque ses yeux braquaient les mets qui passaient devant lui. Il se remémora donc son repas, sans se rendre compte exactement du rapport qu'il pouvait bien y avoir entre le

craquement du bois de lit et les odeurs de nourriture dont s'étaient imprégnées ses narines.

En tout état de cause, le flot de ses méditations ne l'amena pas à un acte décisif. Il revint tranquillement à sa position première et resta étendu sur son lit, dans une posture figée, comme s'il craignait l'irruption d'un ennemi, se contentant, au lieu d'un brusque détour, d'un simple déplacement de la tête pour ne pas perdre la lampe de vue : c'est ainsi qu'il procédait quand il voulait ne plus voir et se libérer de pensées importunes.

Ses yeux ne devaient pas lui être longtemps utiles : il avait bâillé encore une fois et, pendant qu'il respirait par saccades, son état de veille avait pu se dissoudre dans le néant, et ses paupières s'étaient closes avec une douce facilité. La lampe envoya aussi autour d'elle un profond soupir et sa flamme vacilla soudain, comme heureuse de l'événement qu'elle surveillait, et l'ambiance fut plongée dans un complet sommeil.

A l'instant précis où s'abattit cette somnolente obscurité, enveloppant la lampe et le cheikh Zaidan, pénétra dans la chambre un étrange fantôme, revêtu d'habits resplendissants, multicolores, où dominait la pourpre ; il tenait en main un bâton, dont l'extrémité se terminait en bouquet. Le spectre fit des bonds à travers la chambre en brandissant son bâton. La lampe disparut, les fenêtres firent place à des tentures opaques brochées d'or ; chaque objet touché par le bâton se métamorphosait, si bien qu'en très peu de temps, la chambre était devenue une belle salle de réception, empruntée à un palais califien, et qui, durant sa longue randonnée à travers l'espace et le temps, n'avait rien perdu de son éclat.

Le cheikh Zaidan se leva de sa couche, comme au courant des incidents qui se produisaient : il ne prêta nulle attention aux changements, ne manifesta aucun étonnement lorsqu'il jeta un coup d'œil sur son lit et sur les rideaux où se jouaient des fils d'or et d'argent, formant de magnifiques décorations, symétriquement disposées.

Il trouva normale la splendide carquette que foulaient ses pieds, un immense tapis qui couvrait toute la pièce, naturel le lustre suspendu au plafond, dont les chandelles dispensaient la lumière en tous lieux, naturelle enfin sa propre couche, et il n'était nullement ému de la vision de beauté, de luxe, de richesse, qui s'en dégageait.

C'était comme si rien de tout cela ne l'impressionnait, si rien ne l'affectait. Il n'était pas le moins du monde interloqué par l'aventure dont il était le héros. Le pauvre turban, dont de multiples déchirures attestaient la vétusté, les replis de cette mesquine mousseline qui symbolisaient une honteuse parcimonie, ce turban s'était changé en une chose d'aspect imposant, d'un saisissant volume, qui occupait un espace considérable autour et au-dessus du chef du cheikh Zaidan. Ses habits, qui auraient été inquiétants pour les corps les plus robustes, au milieu des rigueurs du froid ou même par température modérée, à cause de leur mauvais état et des bestioles qui y pullulaient, étaient devenus des vêtements de soie, couverts de broderies, et son corps y nageait comme dans un océan de coton bien cardé et moelleux. Et ses pieds... ses pieds qu'il avait négligés depuis si longtemps, au point d'y voir comme un prolongement de son costume, car ils étaient aussi usés que celui-ci, étaient parvenus à un degré de fraîcheur et de blancheur, étaient dodus au point d'être un symbole de repos et d'aisance, splendide apanage des gens que les soucis n'accablent pas.

Le cheikh Zaidan frappa dans ses mains, dont les doigts scintillaient de pierreries et de rubis, et un esclave pénétra par chaque porte. Il embrassa cette troupe d'un coup d'œil circulaire, puis jeta un regard attentif à terre et observa un nuage de fumée s'échappant d'un narghileh qui se consumait d'amour pour l'être auquel il désirait communiquer ses secrets. C'est dans cette posture qu'il donna des ordres, comme s'il se parlait à lui-même, et il lui parut que les esclaves comprenaient ses indications,

car ils déguerpirent, non sans avoir manifesté par une attitude décente leur humble obéissance.

Après leur départ, le cheikh Zaidan frappa dans ses mains d'une façon différente et d'autres portes livrèrent passage à un autre genre d'esclaves, à de jolies filles. Il les considéra avec attention et confia au narghileh ce qu'il attendait d'elles. Elles devinèrent ses désirs et s'en allèrent par la même voie que les précédents.

Pendant les minutes suivantes, la salle s'emplit de convives tous habillés comme le cheikh Zaidan. Celui-ci s'avancait vers chaque groupe pour lui souhaiter bienvenue et lui éviter des mouvements inutiles : le défilé des esclaves était ininterrompu ; ils apportaient de grands plateaux d'où s'échappait un léger fumet bien compréhensible pour le ventre des assistants. Leur secret devenait clair pour ces yeux pleins de convoitise : en vérité, les promesses seraient tenues.

Ces plats, vastes et profonds, furent déposés, et le cheikh Zaidan vit en face de lui un rôti d'une puissante stature, un agneau qui avait été assez rusé durant sa vie pour obtenir plus de nourriture qu'il ne dépensait d'efforts, ainsi que des couples d'oiseaux mieux en chair que ne l'étaient les pieds du cheikh Zaidan cette nuit-là.

Tous s'emplirent la panse. Et, en confidence, les regards furent invités à se tourner vers les portes pour observer de nouveau. Ce qu'ils firent, et l'on n'attendit pas longtemps pour entendre des pas légers. Ces furtifs frôlements sur le sol lisse et moelleux se répercutèrent dans le corps de chacun, plongeant l'assistance dans une quiète béatitude.

Des danseuses s'avançaient en se balançant, leurs corps ondulaient à travers des voiles transparents, aux couleurs vives, se contorsionnaient, tels des dragons grassouillets surmontés d'exquises têtes humaines. Elles s'étaient précipitées rondement dans leur magique tourbillon : le but de ces créatures n'était nullement mystérieux et les graves turbans, ondulant et jouant comme

elles, extériorisaient le trouble des cervelles qu'ils recouvraient, puis ils stoppaient, comme si la source de ce trouble avait disparu de leurs replis... Les coupes de vin circulaient et les cris inondaient la salle. Le maître de céans invita une des danseuses, qui s'étendit à ses pieds ... les pieds du cheikh Zaidan la caressèrent et s'attardèrent dans les plis de ses voiles ... Chacun des assistants fit de même et devant lui s'installa une danseuse, le câlinant doucement, faisant pénétrer une belle ardeur dans tout son corps par ses extrémités inférieures, par ces pieds charnus.

La danse reprit, puis s'arrêta, et les danseuses revinrent à leurs places, aux pieds des hommes. La scène se renouvela trois et quatre fois, et l'atmosphère fut saturée de sensualité, comme elle s'était imprégnée de fumée de tabac. Elle devint soudain moins spacieuse et tous bâillèrent, engourdis et oppressés ; on aurait dit que la salle ne pouvait plus recevoir de nouveaux invités. Cela poussa les assistants à désirer rompre ; ils désespéraient de voir prolonger leur volupté.

Le cheikh Zaidan prit congé de tous dans une sorte de nonchalante torpeur. Il resta seul avec les jeunes filles, qui lui lançaient des œillades solliciteuses. Prenant finalement une décision, il fit signe à l'une d'elles et partit d'un pas pesant, comme marchent les êtres mous ou les gens fatigués.

La jeune fille qu'il avait choisie se détacha de ses compagnes. C'était, semble-t-il, une Grecque, aux cheveux d'or, au visage éclatant de blancheur, aux prunelles larges et belles, avec une bouche qu'encadraient deux lèvres minces, prolongées, en dessous, par un tatouage vert d'une étonnante séduction. Le cheikh Zaidan n'avait jamais remarqué cette esclave au point de la préférer. Son choix rendit ainsi inutiles les efforts de dizaines de ses esclaves à se faire une beauté et à s'enjoliver dans le but d'exciter son désir...

Le cheikh se prépara pour la nuit : la jeune fille se

présenta dans un costume différent, encore plus prometteur. Ils firent une partie de trictrac ; puis elle prit un luth, donnant pour lui seul un concert qu'une assemblée n'aurait pu entendre, d'une voix qui aurait risqué de se perdre avec plus de deux oreilles.

La nuit se poursuivit ainsi, augmentant l'émotion du cheikh, dont les membres commençaient à trembler : il sentit sourdre dans son cœur l'étourdissement causé par l'appel de l'amour. Il s'inclina vers la jeune fille et lui témoigna la passion qu'il éprouvait au delà de toute expression, et d'ailleurs il jugea bon de négliger de l'exprimer.

Le cheikh se contenta de badiner et de folâtrer, et son jeu aurait duré longtemps si sa main, par inadvertance, n'avait heurté un bracelet de la jeune femme, se blessant aux pierreries et aux rubis, et si une voix forte, venant de loin, n'avait frappé ses oreilles. Il s'éveilla, tenant en main le bracelet, qu'il examina avec attention...

Plein d'une étrange stupéfaction, il ouvrit de grands yeux pour scruter l'objet, et il prêta l'oreille, non sans une certaine angoisse, à la voix lointaine... Il n'avait en main aucun bracelet ; il serrait dans ses doigts une autre chose, qui n'était ornée ni de rubis ni de pierreries. C'était un vieux volume, usagé, d'un exemplaire des *Mille et une Nuits*, dont l'achat avait nécessité bien des privations.

Il chercha l'origine de la voix. Or elle venait d'une lucarne donnant sur son lit et qui permettait à quiconque montait ou descendait l'escalier de voir les moindres gestes du cheikh Zaidan, car elle était aussi dépourvue de vitres que de châssis.

Par cette fenêtre passait la tête de la jeune Zahra, la fille du voisin le cordonnier, à la tignasse teinte en jaune, dont le menton offrait un sombre grain de beauté. Elle hurlait en toute candeur, pour la cinquième fois :

—Eh ! cheikh Zaidan, tu n'es pas encore éveillé et nous sommes déjà au milieu de la matinée...

La malheureuse s'aperçut que son appel n'était pas compris, car le cheikh couvait des yeux son pauvre luminignon placé sur la fenêtre : en vérité, cette lampe méritait cette sollicitude, elle reposait d'une façon maussade, montrant des signes de paresse et de fatigue, comme si elle avait été réveillée en sursaut au milieu d'un beau rêve...

...Le cheikh Zaidan bâilla et s'étira lentement, mais ne se retourna pas : un grincement du bois de la banquette de son lit l'avertit que dorénavant elle n'autoriserait même plus cet humble mouvement ...

SALAH EL-DIN ZUHNI.

Traduit de l'arabe, par Gaston WIET.



THAT NO FINER
WHISKY GOES
INTO ANY BOTTLE

IS AN UNDISPUTED
FACT —

SO DON'T BE VAGUE
ASK FOR

1196

Haig

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.